

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS
&
DÉBATS



N° 92
MAI 2016

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Jean-Philippe Dubois avec Marie-Odile Godard, Françoise Laurent, Marie-Christine Rose.

SOMMAIRE

HOMMAGES À MARIE MOSCOVICI (suite)

Se souvenir de Marie : <i>Dominique Clerc</i>	6
Pas sans Marie : <i>Michel Gribinski</i>	8
Marie Moscovici : <i>Henri Normand</i>	10
À propos de Marie : <i>Aline Petitier</i>	11

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF

5 février 2016

Rapport moral du Président : <i>Jacques André</i>	14
Rapport du Trésorier : <i>Monique Selz</i>	25
Rapport du Secrétaire du Comité de formation : <i>Évelyne Sechaud</i>	30
Rapport sur l'Association psychanalytique de France : <i>Patrick Merot</i>	34

JOURNÉE DES MEMBRES

Samedi 29 novembre 2015

Questions d'éthique en psychanalyse

Sauve qui peut : un regard historique sur l'éthique en psychanalyse : <i>Élisabeth Cialdella Ravet</i>	38
Post-éducation : <i>Michel Gribinski</i>	46

RÉUNION DES ANALYSTES EN FORMATION

10 octobre 2015

Compte rendu de la réunion : *Maurice Borgel*..... 54

LA DOMINATION EST-ELLE MASCULINE ?

19 septembre 2015

Le féminin, actualité de la controverse : *Sylvie de Lattre*..... 60

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF



Hommages à Marie Moscovici (suite)

Se souvenir de Marie

Dominique Clerc

J'ai fait la connaissance de Marie peu après mon admission à l'APF ; j'admirais la façon pertinente qu'elle avait d'intervenir dans les réunions scientifiques, sans jamais céder sur les mots, saisissant d'emblée les enjeux du débat en cours et témoignant d'une exigence à penser à la fois passionnée et inquiète. Cela me la rendait proche.

Ce n'est que quelques années plus tard que des liens d'amitié commencèrent à se tisser entre nous, lorsque je participai, en tant qu'« élève », au Comité de l'enseignement, durant la présidence de François Gantheret, de 1986 à 1988. Marie était alors Secrétaire scientifique, et chacun se souvient sans doute des débats qu'elle organisa en 1987 entre psychanalystes et chercheurs, à l'APF même, où vinrent s'exprimer le linguiste Claude Hagège et Serge Moscovici, sociologue et historien des sciences, ou encore le neuro-biologiste Jacques Glowinski ou le physicien Maurice Lévy. Chaque invité avait pour interlocuteur un analyste de l'APF, et ces rencontres avaient pour propos, non seulement de confronter la psychanalyse avec les modes de rationalité et les méthodes d'autres disciplines par lesquelles elle se doit d'être concernée, mais de saisir aussi en quoi, dans toute recherche, la démarche se présente aujourd'hui sous des formes nouvelles, moins positivistes, desquelles on ne peut pas exclure la prise en compte de la découverte de la « science » psychanalytique, de sa méthode, de sa théorie. Ces rencontres, elle y avait tenu, comme propices à transmettre son point de vue, un point de vue freudien, sur les « intérêts » de la psychanalyse. Un intérêt, *des intérêts*, dont on ne peut démordre, pour la simple raison que le savoir n'est jamais acquis, que l'incertitude et la complexité sont à la source de toute recherche, à commencer par celle que mène la curiosité sexuelle. Chez Marie, j'aimais cette pugnacité, j'aimais sa fidélité profonde à la tradition de penser transmise par le texte freudien, où la valeur des mots ne le cède jamais devant celle des concepts ; dans la cure, tout comme dans la vie ou comme dans la théorie. Il faut lire, dans le premier numéro de *L'Écrit du temps* qu'elle fonda et dirigea avec Jean-Michel Rey entre 1982 et 1988, le texte qui clôt ce volume, où elle s'attache au mot « amour » dans l'œuvre de Freud¹ : les mots, plutôt que les concepts, car, avec le désir qu'ils enchâssent, ils font vivre la transmission, bien plus que ne le font des objets de savoir quand ils sont désincarnés de la voix qui les porte. Il y a un certain savoir qui se transmet, il y en a un autre qui s'apprend ; ce sont là deux lectures différentes qui s'entremêlent l'une avec l'autre. C'est là, je crois, ce qu'on pouvait entendre dans cette petite phrase glissée souvent sous la plume de Marie : « Qu'en penser ? Y penser... »

Lorsqu'en 1993 Marie me proposa de participer, en tant qu'assistante de rédaction, à la revue qu'elle était en train de créer avec Pierre Fédida et Patrick Lacoste, j'acceptai aussitôt. Le Comité de rédaction – mais le mot de « collectif » serait ici plus approprié –, comprenait également Georges Didi-Hubermann, Patrice Loraux et Charles Malamoud ; un « collectif » dont chaque « individu » était animé par ce même mot d'ordre : « Y penser ! » Il s'agissait de se tenir – encore ! – au croisement du double sens freudien de l'« intérêt » de la psychanalyse, à savoir l'intérêt que présente la psychanalyse pour d'autres domaines de pensée et d'autres méthodes de recherches, et l'intérêt, aussi, qu'elle porte à ces approches. Le propos de la revue, qu'énonce l'éditorial du premier numéro, était « de dé-figer les ordres institués, les divisions dans la pensée que les morcellements institutionnels instaurent ou favorisent » et d'adresser à des auteurs de toutes provenances « des

1. M. Moscovici, « La déclaration », *L'Écrit du temps*, n° 1, Paris, Minuit, 1982.

questions dont ils ne seront pas forcément “spécialistes”. »² Penser donc, les questions sous l’angle de leur actualité certes, mais aussi sous l’angle de leur permanence, au sens où le passé n’est jamais *passé* mais toujours présent, et qu’il agit jusque dans la mise en perspective du futur : l’actualité cessant d’être anecdotique dès lors que l’inactuel lui restitue son épaisseur événementielle et le poids de valeur temporelle qui lui permettent d’échapper aux effets de mode. L’inactualité confère à la connaissance des choses son caractère vivant, et par là autorise véritablement le mot de transmission. L’*Inactuel* serait donc le titre de la revue. Une revue où les thèmes proposés, les questions posées apparaissent sous forme de titres qui se présentent un peu sous forme de manifestes : à chacun d’y apposer sa signature.

Ainsi nous sommes-nous retrouvées toutes deux ensemble occupées durant quatre ans à prendre littéralement soin de la fabrication et de la parution de chacun des numéros, chaque mercredi matin, dans le petit bureau que nous avaient alloué les éditions Calmann-Lévy, éditeur de la première série – la bleue – de la revue. Marie avait tenu à être sur place, en personne, afin de parer aux multiples dangers qui menacent toujours l’avenir d’une revue, avenir qui se joue à chaque parution. Pratique qu’elle poursuivit avec son second éditeur, Circé, celui de la série noire et rouge, avec lequel elle restait en contact permanent malgré la distance géographique. Je garde de ces réunions hebdomadaires un vif souvenir de Marie : elles contribuèrent à renforcer des liens d’amitié et de proximité fondés sur une estime réciproque qui ne se départit jamais de l’affection dont elle était porteuse. Entre nous, les affinités étaient nombreuses : nous partagions le goût des livres et de la musique, celui de l’engagement politique aussi, qui est, tout autant que l’engagement psychanalytique, une certaine façon de se tenir en face du monde. Et puis Marie, bien que toujours sur le « qui vive ! », était joyeuse et drôle et savait être une formidable conteuse : nos causeries du mercredi étaient aussi faites de ces « bavardages » légers qui savent si bien tenir en silence certaines douleurs. Quand Calmann-Lévy décida de l’arrêt de la publication, en 1998, les rendez-vous de travail firent place à des moments de vacances ou de détente pris en commun. L’amitié était là, et malgré quelques averses orageuses qui ne duraient jamais longtemps, l’estime et l’affection demeuraient en dépit du fait que nous ne voyions plus aussi assidûment. Cette permanence, nous l’avons vérifiée tour à tour chaque fois que des événements propres à la vie de chacune relancèrent le besoin de nous parler... Jusqu’à ce que cela soit devenu trop difficile... Jusqu’à ce que la maladie éloigne Marie de la rumeur d’un monde dans lequel elle avait courageusement conquis la liberté de se mouvoir, d’aimer, de dire ou de penser, toute douleur tenue au silence : Marie a pu dire du bavardage qu’il permet de taire ce qu’on garde de plus douloureusement intime et dont on préserve le secret³.

Autrefois, quand il lui arrivait de se taire, songeuse, et que quelqu’un vienne à lui demander : « À quoi penses-tu ? », elle usait d’une feinte et répondait : « Je travaille... » Et, en même temps, c’était une feinte qui était une vraie réponse.

Je me refuse à penser qu’elle n’a pas continué. Je préfère l’imaginer, songeuse, toujours en train « d’y penser... »

2. Éditorial de *L’Inactuel*, n° 1, « Guerres », Paris, Calmann-Lévy, 1994.

3. M. Moscovici, « Les analystes ne parlent pas beaucoup du silence », *Silences*, Toulouse, Éres, « Hors collection », 2004.

Pas sans Marie Moscovici

Michel Gribinski

Nous sommes les enfants du bruit et de la fureur, mais une drôle de fureur, un drôle de tumulte, pas aussi grands qu'on aimerait. C'est une représentation plate de la scène primitive, je sais, mais, dans notre cas, c'est... vrai. Nous qui ? Nous, la génération de Marie Moscovici, celle de Danielle Marguerit et d'Hélène Trivouss Widlöcher, les Fédida, les Gantheret, et les suivants, Aline Petitier et Henri Normand, Jean-Claude Arfouilloux, Raoul Moury, un peu plus tard d'autres – que l'APF a beaucoup fait rêver.

Marie Moscovici a disparu il y a peu, elle avait quatre-vingt-quatre ans. Déjà. C'était hier, les années de l'APF avec Marie, et une amitié malcommode (ces lignes heurtées s'en ressentent), faite d'attentions affectueuses, de discussions fortes, d'indiscrétions gênantes, tout en même temps. Il fallait souvent l'interrompre sans attendre – mais alors on interrompait tout – pour ne pas être mis en porte-à-faux et presque trahir les gens de qui elle disait des choses qui ne regardaient personne. Au reste elle savait toujours tout, de sorte que ma fille cadette s'est longtemps prise d'affection pour l'histoire de la dame qui répond « Je sais ! » à ce qu'on lui dit – une histoire anglaise trop longue à raconter, qu'elle a raconté à Marie et que Marie a raconté qu'elle lui avait raconté : elle avait un goût infini, romanesque, et certainement analytique pour les histoires qui s'emboîtent, et leur *Darstellung*.

Ajouter à cela qu'elle était parfois méchante (mais jamais mesquine), absolument passionnée, sûre d'avoir raison (c'était le cas, très souvent) et angoissée que ça ne serve à rien. Elle a été la seule personne que Pontalis ait interdite d'écriture dans la *Nouvelle revue*, à la suite d'une lettre. J.-B. a été blessé, il nous a lu la lettre, les paroles empoisonnées – et il a parlé d'autre chose.

Marie pouvait dire et faire du mal, et nous sommes nombreux à n'avoir pas su nous garer à temps – à n'avoir pas su à temps parler d'autre chose. Elle avait à la fois la langue acérée et un grand talent de conteuse, et pas beaucoup d'habileté politique : pour un analyste, l'absence d'habileté est une qualité. Et comme elle ne finissait pas, on n'aurait eu qu'à faire un peu attention pour éviter de souffrir à cause d'elle, qu'à se méfier un peu. Se méfier de quoi ? De son charme. De son intelligence. De la voix incroyable qu'elle avait et qui vous prenait – pas d'autre mot. À se méfier, mais comment faire, des fulgurances analytiques, toujours à la frontière de ce qu'on avait cru qui n'existait pas, et qui existait pour elle, et qui de ce fait allait exister pour nous. Elle élargissait magnifiquement le champ de l'analyse. Et puis elle était douée de générosité, elle pouvait, tout à fait comme Granoff, donner sans réserve son affection, son temps, son argent au besoin, et l'intérêt intellectuel dont elle était capable. On n'avait pas envie de prendre des précautions. Cela aurait été petit de prendre des précautions.

Marie Moscovici a été elle aussi maltraitée -, et plus ou moins prise en otage par la première génération de l'APF, mais là encore, il y a un moment où l'on peut faire le pas de côté qui convient, ce qu'elle n'a jamais fait. Elle a donc été refusée une première fois au sociétariat, pour des motifs qui n'étaient pas à l'honneur des gens qui ont voté contre. Le soir du vote, et donc du refus, Pontalis, Granoff et Lavie, Pujol, Smirnoff se sont levés et ont quitté le Collège des titulaires. Non, pas Smirnoff, il était président, je crois, et n'avait pas sa liberté de mouvement. La vie institutionnelle a été longtemps bloquée, le petit groupe, qui n'était pas un clan, a constitué une minorité de blocage à toutes les élections, là où il faut la majorité des

deux-tiers. Au bout d'un certain temps, la réélection de Marie a été échangée contre l'élection de quelqu'un d'autre, censé être de l'autre bord. Les institutions secrètent de l'amertume de toute façon.

Marie fait partie de notre histoire également pour ses deux revues – *L'écrit du temps*, *L'inactuel* – et pour ses livres, en particulier celui intitulé *Il est arrivé quelque chose*. C'était des mots que nous avons mis sur notre découverte de l'analyse : il nous était arrivé quelque chose en effet. Un article, « La mise en pièces du père dans la pensée freudienne », et sa préface au *Moïse* sont des lectures proprement analytiques.

Elle fait partie de notre histoire aussi parce qu'elle a dit non. Elle a pris le risque de signer le manifeste des 121 pour le droit à l'insoumission, ce qui n'était pas un geste en l'air. Prendre le parti de la révolte algérienne dans la France des années 1960 où il arrivait que la rue crie « fusillez Sartre ! » – dont l'appartement a explosé une première fois peu après le manifeste -, cela mettait les signataires en danger.

Pour ça aussi je lui rends hommage et, puisque j'évoque le nom de Sartre, je pense à la pièce *Les Mains sales*, aux deux derniers mots du héros qui choisit son destin tragique en lançant le célèbre « Non récupérable ! », et je rends un hommage sartrien à Marie Moscovici d'avoir été une femme « non récupérable ».

Marie Moscovici

Henri Normand

« Il est arrivé quelque chose ». Marie Moscovici est morte il y a peu : c'est tout juste si je l'ai su, à la sauvette. Troublant. Je sais que certains ont été avertis par l'Association par *e.mail* : malheureusement pour moi le mien s'est perdu en cours de route. Véritablement, sans l'obituaire du *Monde*, rien n'aurait filtré, mais heureusement les amis proches savent alerter. Elle n'eut pas droit non plus à un article un peu plus élaboré dans le même quotidien. J'en fus peiné. De même, c'est littéralement qu'elle a disparu de l'APF : elle était atteinte, disait-on, d'une maladie sévère.

Je ne la connaissais qu'à travers les diverses instances de notre Association. Plus précisément, il n'y a pas si longtemps, à travers le Comité de formation auquel nous participions tous deux, nos échanges étaient devenus plus amicaux. Elle n'était pas d'un commerce facile et paradoxalement c'était plutôt agréable. Impossible avec elle, dans les débats qui nous animaient, de se reposer sur une décision formaliste. Fort heureusement dans ce Comité, elle venait mobiliser nos tendances à l'inertie. Parfois butée, voire raide, elle parlait d'une voix inimitable, tranquille, qui savait être douce mais ferme. Je suis persuadé qu'elle devait en agacer plus d'un (plus d'une !) : il était en effet perceptible qu'elle n'aimait pas être contrée, ce qui dans ce groupe ne manquait jamais d'arriver. Elle se repliait alors dans un mutisme rugueux, sans mobilisation possible. J'ai même le souvenir, au décours d'un Collège des Titulaires, de l'avoir vu quitter solennellement, c'est-à-dire très lentement, sans autre forme de procès, la docte assemblée, terriblement blessée par le résultat négatif d'un vote, insupportable pour elle. Je pourrais aussi évoquer à ce propos un autre souvenir personnel. Il se trouvait qu'à l'époque de mon élection au titulariat, un deuxième vote était nécessaire dans l'après-coup pour être élu membre formateur. Le candidat que j'étais était donc présent à ce vote et pendant le temps du vote, Marie m'a littéralement accueilli, chaleureusement, en me faisant à mots feutrés un commentaire peu amène sur certains titulaires présents. J'étais à la fois interloqué et intéressé par ce propos qui me propulsait brutalement à l'épicentre d'une APF dynamique. J'ai compris immédiatement qu'elle n'était pas « facile » (sic), mais que sa parole avait le goût de l'exigence. Elle incarnait à travers les deux titres choisis pour les revues qu'elle a animées, *L'écrit du temps* puis *L'Inactuel*, une présence particulière dans cette APF là, deux revues nécessaires dans une association comme la nôtre pour faire vivre le conflit des différences et la contestation qu'elle représentait.

Je reviens un instant au Comité de formation auquel nous avons participé : elle tenait absolument à ce qu'Annie Anzieu et moi-même soyons proches d'elle, pour qu'elle puisse nous situer comme des anciens qui en connaissions long sur la question de l'admission : souhaitait-elle par là signifier l'écart de génération entre analystes ?

Marie avait sa manière au sein du groupe, très personnelle, certainement peu conforme. Une manière d'être parmi tant d'autres, utile, nécessaire au groupe pour y faire surgir puis tolérer les tensions, les conflits, une manière qui interroge l'APF d'aujourd'hui et les différences dans l'expression des idéaux que nous partageons. Non pas pour partager un Moi idéal collectif dans une religiosité analytique et figée, mais pour laisser se dégager un idéal du moi, immanquablement conflictuel, en chantier, dans lequel chacun peut se développer à partir de ses capacités identificatoires. Ce qu'illustre parfaitement la conclusion de la préface que J.-B. Pontalis avait demandé à Marie pour la traduction du *Moïse*, chez Gallimard : « Le gain final, on ne sait pas trop ce qu'il est, tout s'est passé le long du chemin et peut-être avons-nous gagné ce chemin lui-même en nous interrogeant sur les commencements de ce qu'il s'est passé. »

À propos de Marie

Aline Petitier

Aux obsèques de Marie Moscovici, à part quelqu'un de l'APF, je ne reconnaissais presque personne. Où étais-je ? Pour qui ? Et puis, dans cette impression de solitude et d'oubli, ses fils ont parlé d'elle. Une Marie tout à coup évoquée à travers le temps, telle que je l'avais connue en entrant à l'APF. Pétillante, jolie, plus qu'intelligente. Intensément présente dans tout ce qu'elle faisait, le faisant dans le bonheur et la nécessité. Incroyablement vivante, c'était cela qui nous aimait, arrachant à l'inertie, éveillant la curiosité de mondes inconnus. Ce qu'en disaient ses fils était émotionnellement si fort que cela parvenait à effacer l'horreur des années où elle s'était inexorablement dégradée. Ce 16 octobre donc, Marie était enterrée, comme enfouie dans un oubli impensable. En même temps, devant ce cercueil, ses fils l'évoquaient, par leurs mots à eux, avec une vivacité hallucinatoire, elle, Marie Moscovici.

Et c'était le moment où elle pourrait nous hanter....

Nous, nous, infiniment aventurés, que de temps nous avons !

Et seule, la mort taciturne sait ce que nous sommes

Et ce que toujours elle gagne, quand elle consent un prêt.

Son engagement dans la lecture de Freud était d'une ferveur sans cesse en travail, et une célébration. Sa connaissance, sérieuse et profonde, au service d'une interrogation continuelle des textes. On pouvait lui demander à coup sûr où se trouvait le fragment que notre oublieuse mémoire proposait. Elle y circulait, librement et insolemment, par associations de signifiants, ouvrant ainsi sans fin des combinaisons analytiques. Ce mode de travail avait été pour moi une découverte essentielle, faite aussi dans un passionnant groupe de travail de Granoff. Et j'en avais une vraie gratitude. Ainsi c'était par ces voies de « transfert » continuels que le travail analytique pouvait advenir, soumis aux avatars et à la précarité de ces liens, de leur vitalité inventive. J'ai bénéficié de sa générosité dans cette transmission, qui lui était chère. D'abord pour mon mémoire de candidate au sociétariat, où j'ai montré mon travail en cours à deux analystes fort différents : Marie Moscovici et Guy Rosolato. Et ce qui au début m'apparaissait comme la plus ennuyeuse des corvées, est devenu avec ces échanges un travail « régaland » comme disait Dubuffet. Puis j'ai aimé écrire pour ses revues, et retrouver sa perspicacité, sa voyance de lectrice. Quant à ses propres écrits, ils ont été parmi ceux qui ont compté dans ma vie analytique. Parmi d'autres je cite : sa préface à *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, « Un meurtre construit par les produits de son oubli », « Mise en pièces du père dans la pensée freudienne »...

Mais ce qui était chez elle un tel bonheur de transmettre s'est parfois curieusement déformé au cours des années où elle n'était plus vraiment la même. Alors qu'indirectement, par sa parole ou par ses textes, sa façon de faire travailler sa pensée pouvait être source si éveilleuse et si convaincante. Elle si vivante s'enfermait dans des certitudes, se figeait, devenant pathétique, parfois irritante. Ce qui avait été sans cesse mouvant s'enlisait. Dans une sorte d'impatience exigeante elle voulait contraindre la pensée d'autrui à partager directement ce qu'elle considérait comme une vérité, admonestant les gens qu'elle considérait dans l'erreur. Alors le fragile fil de la transmission se brisait et il ne pouvait y avoir que rupture. Elle ne savait plus accueillir le parcours singulier de ceux qui l'attendaient d'elle. Et par sursauts tout se réanimait, et l'on espérait que la sève à nouveau aurait raison de ce qui se coagulait.

Notre amitié a été vive, et importante dans ma vie, avec des échanges sur ce qui nous était cher et précieux à toutes deux. Pouvoir partager une découverte, le plaisir trouvé dans un livre, ou tout autre domaine, et en avoir aussitôt un vrai écho, était un bonheur rare. Mais hélas il m'était impossible d'aborder le sujet douloureux de ce qui se passait de plus en plus dans sa vie analytique, et aussi il m'était impossible d'accepter ses mises en demeure de partager ses détestations ou ses jugements à l'emporte-pièce.

Nous avons connu de longs silences et de longs éloignements, sans que rien de grave ne se soit passé, nous ne nous parlions plus. Lors d'une de ces dissensions Pierre Fédida s'est donné le plus grand mal pour nous réconcilier, et sans doute chacune de nous y a consenti surtout par amitié pour Pierre. Mais celui-ci est mort peu après, nous touchant douloureusement l'une et l'autre. C'est alors que peut-être nous avons eu la période d'amitié la plus substantielle, la plus intime, avec des échanges intenses. Et puis c'est redevenu difficile, impossible... Inutile d'insister, on ne s'est plus parlé, sans savoir que ce serait la dernière fois. Et au cours de ces dernières années nous ignorions qu'elle était malade et que « l'étrangère » était entrée en elle. Et elle allait s'y abandonner, refusant les solutions proposées par les médecins. Avait-elle, elle si combattive et courageuse, renoncé à lutter ? Mais on le sait avec Freud, notre plus luxueuse liberté, c'est de mourir à notre façon.

Quand j'ai su qu'elle était si malade, je lui ai téléphoné. Elle m'a dit : « Il t'a fallu du courage pour m'appeler ». Du courage ?

Comme dirait Truffaut, c'est simple comme au revoir.

Assemblée générale de l'APF
5 février 2016

Rapport Moral du Président

Jacques André

Le rapport moral du Président est toujours l'émanation d'un travail collectif, d'abord celui du conseil. Associer à ce rapport Bernard de La Gorce, Monique Selz, Jean-Michel Lévy, Jean-Philippe Dubois, Philippe Valon, sans oublier Maurice Borgel, responsable du Comité de l'enseignement, n'est pas simple affaire de rhétorique. Ce rapport est la résultante directe de leur contribution. Bien d'autres parmi vous ont été sollicités et quelques-uns des paragraphes à suivre reprennent explicitement leur participation. En se gardant d'oublier Madame Mamane, notre indispensable secrétaire, associée de bien des manières à la vie de notre Association.

1. La vie de l'Institution

La vie de notre Association a été marquée cette année par la mort de Marie Moscovici. Notre site *web* a eu le mérite, sans attendre la publication de *Documents & Débats*, de nous avoir permis de réagir rapidement. Les hommages de Jean-Michel Hirt, Aline Petitier, Dominique Clerc, Michel Gribinski et Henri Normand rendent compte de façon vivante et sincère de cette personnalité aussi riche que complexe que fut Marie Moscovici, qui a indiscutablement marqué la vie de l'APF. Un article, « La mise en pièces du père dans la pensée freudienne », une préface, celle à *L'homme Moïse*, un livre, *Il est arrivé quelque chose*, les deux revues qu'elle a fondées et dirigées, *L'écrit du temps* et *L'Inactuel*, ce sont-là quelques-unes de ses principales contributions à une réflexion psychanalytique toujours très soucieuse de l'articulation du psychique et du culturel.

Notre Association est aujourd'hui composée de 106 membres, dont 34 membres titulaires, 48 membres sociétaires, 2 membres d'honneur, 22 membres honoraires. 40 analystes en formation ont homologué leur cursus, les derniers en date étant Odile Bombarde, Martin Reça, Yvette Dorey et Eric Jaïs. 154 analystes poursuivent leur formation, 6 d'entre eux ont demandé à leur tour leur homologation.

Bienvenue aux nouveaux membres élus : Hervé Balondrade, Françoise Laurent, Paule Bobillon. Christophe Dejours a été élu membre titulaire. François Desvignes est devenu membre honoraire et Catherine Chatillon a fait connaître son souhait qu'il en aille de même pour elle.

Je reviendrai ultérieurement sur la journée des membres de novembre 2015, directement associée à la question de l'éthique.

L'Institut de formation

La Journée de l'Institut de formation de janvier dernier avait pour thème : *Validation des cures qui ne se terminent pas selon des critères habituels*. Les exposés d'André Beetschen et Patrick Merot ont introduit la discussion. Parmi les cures en question figurent notamment celles qui s'interrompent, parfois brutalement. Une telle configuration introduit un temps d'attente entre la fin de la cure et le moment de la validation qui n'est pas sans effet sur le déroulement de celle-ci. Par-delà cette question singulière, c'est le paysage contemporain de la psychanalyse et de la cure supervisée qui a fait l'objet de la réflexion. Nombre de séances, analyses avec feuilles de soins, l'argent, temps d'instauration de la cure, fragilité de l'indication, patients difficiles... impossible de retracer la vivacité et l'intérêt de nos débats. Je ne retiens que deux points, anticipant ainsi ce qu'Évelyne Sechaud, Secrétaire du Comité de formation évoquera dans un instant. Le premier concerne les modalités de la validation. Celle-ci suit une procédure bien connue, mais il s'avère que notre règlement intérieur nous

offre une liberté dont nous n'avons pas, jusque-là, su véritablement profiter. Le paragraphe 5 de l'article 17 indique : « Le Comité de formation peut, en fonction des cas particuliers qui se présentent, mettre à l'épreuve d'autres modalités de contrôle et de validation, sous réserve d'en rendre compte par la voix de son Secrétaire à l'Assemblée générale annuelle. » Parmi les situations évoquées figure celle où l'angoisse de l'analyste en formation transforme la validation en un moment névrotique qui rend inaccessible aux membres de la commission le travail du transfert et de la supervision. Que juge-t-on alors ? Comment échapper à cette difficulté ? Dans de tels cas, le refus de validation ne juge par la négative que la séance de la validation elle-même. Nous ne pouvons pas nous contenter de cette solution boiteuse. Cette question parmi beaucoup d'autres fera l'objet prochain d'une réflexion du Comité de formation.

L'autre souhait issu de cette journée est de permettre une réflexion collective entre superviseurs sur le travail clinique de la supervision. Un groupe sera mis en place à la rentrée prochaine dont les modalités restent à préciser.

L'Annuel et la question des publications

Depuis sa première parution en 2007, à l'initiative d'André Beetschen alors Président de notre Association, *L'Annuel* de l'APF a permis une diffusion, même restreinte, des textes des analystes de l'APF et, au-delà, de témoigner de son activité scientifique. La décision prise il y a un an d'en proposer la souscription jointe à la cotisation a été très largement comprise, 207 analystes de l'APF ont répondu à l'appel. Le dernier volume qui vient de paraître, intitulé *Rosolato, passeur critique de Lacan*, témoigne une fois de plus de la qualité de notre activité scientifique et du travail remarquable du Comité de publication, aujourd'hui placé sous la responsabilité de Patrick Merot. Celui-ci évoquera dans un instant l'évolution de la situation éditoriale, la perspective d'un possible supplément et les relations avec notre éditeur, les PUF.

Faut-il en rester là à l'heure où la publication en psychanalyse est devenue si problématique ? L'époque bénie de l'édition est aujourd'hui un lointain souvenir. Le refus souvent exprimé par le passé d'une revue spécifiquement APF est contemporain de ces temps heureux où la publication en psychanalyse était chose aisée. Pourquoi institutionnaliser l'écriture alors même que livres et revues s'offraient comme autant de possibilités à l'expression de chacun ? Nous n'en sommes plus là. Au gré des discussions informelles entre nous, la question d'une revue de l'APF s'est peu à peu posée autrement. L'arrêt des deux revues *Les livres cahiers* et *Penser/rêver*, qui offraient aux analystes de l'APF une voie de communication « naturelle », cet arrêt fait que cette voie n'existe plus. La *Revue française*, la revue de la SPP, est devenue, on le constate, la voie la plus fréquemment choisie par les analystes de l'APF quand il s'agit de publier un article.

Une revue pourrait être semestrielle et permettre une plus large publication que le seul *Annuel* (souvent confronté à la difficulté du choix et à des renoncements matériellement obligés), elle disposerait aussi d'une liberté éditoriale plus large. Peut-on concevoir aux côtés d'une telle revue le maintien de la parution annuelle d'un volume thématique ? Toutes ces questions méritent le temps de la réflexion. Nous avons avec les PUF, sur la base de notre volume actuel, une collaboration construite et installée qu'il convient de cultiver, en gardant à l'esprit que la première fragilité est celle de la maison d'édition elle-même.

Le Conseil suggère que se mette en place un groupe de réflexion avec pour mission de soumettre à l'avis de notre Association une proposition d'ensemble qui serait examinée à l'Assemblée générale de février 2017.

Documents & Débats

Nous avons enfin quitté l'imprimeur onéreux et peu rigoureux qui en assurait l'édition depuis de nombreuses années. *Documents & Débats*, aujourd'hui placé sous la responsabilité de Jean-Philippe Dubois, a adopté une nouvelle présentation typographique qui en facilite grandement la lecture, notamment pour la version mise sur le site.

Le site Web

Chacun peut constater aujourd'hui, en se rendant sur notre site, la qualité de celui-ci. Il faut en remercier notre *Webmaster*, Fabrice Perrinel, et Jocelyne Malosto, qui a bien voulu assurer la continuité du travail qu'elle effectue maintenant depuis plusieurs années.

Quelles améliorations pouvons-nous apporter ? Le propre d'un site, sa pertinence, est la rapidité de communication qu'il offre. Sans doute n'en profitons-nous pas suffisamment. Il paraît souhaitable qu'un certain nombre de textes ayant fait l'objet d'une communication lors de l'une de nos activités scientifiques puisse se retrouver disponible à la lecture, éventuellement dans la suite immédiate de la transmission orale. Il ne s'agit en aucune façon de se substituer à la collection que constitue *Documents & Débats*, mais simplement d'anticiper sur le rythme de celui-ci. Quels textes retenir ? Quels autres au contraire garder en réserve ? Il faut être attentif à la question des publications et notamment aux textes des journées ouvertes, qui constituent la base principale de la publication APF ultérieure qu'il ne faut évidemment pas court-circuiter.

Le Conseil souhaite initier deux autres possibilités. La première est tout simplement l'offre faite à chaque analyste de l'APF de mettre en ligne un texte (de taille raisonnable) qu'il souhaiterait proposer à la lecture de ses collègues. Sans que le texte en question ait nécessairement fait l'objet pour autant d'une expression préalable dans tel ou tel lieu de nos activités scientifiques.

La seconde possibilité consiste dans l'ouverture de débats en ligne. Plusieurs sociétés, l'IPA comprise, y procèdent déjà depuis un certain temps. Le principe est simple, un premier texte de discussion est proposé par l'un d'entre nous, à l'image de ce qu'a fait Laurence Apfelbaum sur le site de l'IPA au sujet de la communication internet de ladite société. Et d'autres textes suivent qui prolongent la discussion, éventuellement la déplacent, par exemple vers le problème de l'analyse à distance dans le débat IPA évoqué.

Notre *Webmaster* et Jocelyne Malosto ne demandent pas mieux que de permettre cette entreprise, le Conseil demeurant l'intermédiaire nécessaire de ce mode de communication. Sur quel partie du site, publique ou privée, faut-il faire figurer ces nouveaux éléments ? La réponse devra sans doute être variable, selon les textes de référence.

2. L'activité scientifique

Les débats du samedi

Caroline Thompson, Hervé Balondrade, Sophie Bouchet, Henri Asséo ont été les conférenciers d'avant l'été 2015. Depuis octobre nous avons entendu Francine Caraman, Vladimir Marinov, Patricia Attigui et Bernard Golse. Demain ce sera le tour de Claire Trémoulet et Corinne Ehrenberg. Notre Conseil a maintenu la formule des deux conférences successives. Par contre, elle a réintroduit l'unité du thème, cette année : *La destructivité dans la cure*. « Unité d'un thème », l'expression est mal adaptée tant il ne s'agit jamais de traiter une question mais d'en faire varier les figures à partir d'une invitation non contraignante de départ. Une ou deux conférences, discutants ou pas ? Chaque solution présente ses avantages et ses inconvénients. Deux c'est évidemment deux fois plus. Non pas que nous soyons débordés par les demandes, le problème est plutôt inverse, mais parce que notre tâche, d'abord celle du Comité scientifique, est d'encourager l'expression, notamment celle des analystes en formation. L'APF a la chance de disposer d'un vivier d'analystes en formation d'une particulière richesse. Les débats du samedi sont une occasion privilégiée de leur donner l'occasion d'une première expression parmi nous. Il ne s'agit pas seulement de leur accorder une possibilité de s'exprimer mais de permettre aussi à l'APF de bénéficier d'une expérience clinique, souvent située au-delà des références de la cure-type. À cet égard, la remarquable conférence de Francine Caraman a été un modèle du genre.

Les entretiens

Les entretiens de juin 2015 ont été consacrés aux *Ressources ambiguës de l'humour*. Il revenait logiquement à notre collègue *british*, Michael Parsons, d'assurer la direction de la discussion. Entretiens réussis, tant par la qualité des 3 conférences de Claude Barazer, Paul Denis et Hélène Trivouss Widlöcher que par les débats qu'elles ont initiés.

C'est moins vrai de la soirée qui a suivi, tant le lieu retenu nous a enfermé à l'étroit et à la cave. Pour les entretiens de juin 2016, consacrés à l'angoisse, nous attention flottera à l'ombre de Notre-Dame, en nous retrouvant sur une péniche déjà visitée précédemment.

Lyon, Nantes, Bordeaux

La journée des analystes de l'APF à Lyon en mars dernier avait pour thème *Les ressorts de la construction*. Trois conférenciers : Martine Baur, Paule Bobillon et Bernard de La Gorce. Là aussi une journée très intéressante largement suivie par un public devenu fidèle.

S'est ajoutée cette année une autre activité publique, sous la forme d'une soirée associant conférence et débat, intitulée *L'APF invite*. Premier invité autour des « Destin(s) d'Edipe », Patrick Guyomard, discuté par Dominique Suchet. Une première soirée encourageante, tant par son intérêt que par la réponse du public.

La journée de mars prochain a pour thème *Du bon usage de l'affect*.

L'idée se précise peu à peu, entre Nantes et Bordeaux, de manifester la présence de l'APF, en se donnant le temps de trouver la bonne manière. Une journée scientifique à l'initiative des collègues nantais est envisagée pour l'automne 2016 ou le printemps 2017. Le thème en est déjà arrêté : *Aimer ou détruire*.

Les journées ouvertes

La journée de septembre 2015, *La domination est-elle masculine ?* Initiée par Jean-Michel Hirt sur le thème de la sublimation, cette journée d'automne s'est progressivement installée depuis comme une journée annuelle, traditionnellement dans les auditoriums de la BNF, même si cette tradition de lieu ne va pas sans difficultés. À la différence de la journée bi-annuelle de janvier, qui voit intervenir 3 analystes de l'APF, celle de septembre associe aux analystes de l'APF des intervenants extérieurs. Cette fois-ci, Irène Théry, sociologue du droit, qui nous a à nouveau fait sentir à quel point c'est un plaisir pour elle de venir débattre avec nous, et Jean-Paul Demoule, pré-historien, qui a brossé une large fresque de la grotte Chauvet à nos jours. André Beetschen, « Le complexe de castration encore... » et Sylvie de Lattre, « Le féminin, actualité de la controverse » ont assuré avec profondeur la contribution de l'APF à l'élaboration de la question, bien aidés en cela par les deux discutants, Viviane Abel Prot et Patrick Merot. Il faut saluer le succès à la fois scientifique et public (330 participants) de cette journée.

Faut-il entériner la forme et la fréquence de cette journée ? Notre Conseil en a pris la décision, soit le rythme d'une journée ouverte annuelle au minimum, celle de septembre, et de deux tous les deux ans, en janvier et en septembre. Cela reste peu au regard de l'offre d'autres sociétés de psychanalyse, même très peu si l'on compare à la SPP. Nous avons pensé que le rythme adopté est pour nous le bon rythme. Être présent, mais pas envahissant. Cette présence publique est sans doute d'autant plus nécessaire à l'heure où les revues « pro-APF » ont disparu. Reste *L'Annuel*, bien sûr, mais il suffit de rappeler que la principale vente libraire de celui-ci a lieu précisément lors de nos journées ouvertes pour souligner la solidarité de l'oral et de l'écrit. Ajoutons que le succès public jusqu'à ce jour non démenti de ces journées, parle en leur faveur.

Le rythme adopté va cependant connaître une exception, avec l'organisation en janvier 2017 d'une journée scientifique publique, soit un an seulement après celle qui vient d'avoir lieu. La raison tient au calendrier institutionnel. Les 3 ans effectués par le précédent Conseil ont créé un impair, celui d'un décalage dans le temps de préparation.

Afin de restituer au Conseil qui prendra notre suite en février 2017 la marge nécessaire, il a paru souhaitable de recaler le calendrier. Nous avons le choix entre une journée à un an ou à trois ans d'intervalle, le choix entre l'audace et la timidité. Une fois posé en ces termes, nous n'avions plus le choix.

La journée de janvier, *La liberté en psychanalyse*, reste quant à elle encore toute fraîche dans nos mémoires. Belle journée scientifique devant une salle comble. La diversité des styles et des pensées des 3 conférenciers, Laurence Kahn, Bernard de La Gorce et Michael Parsons a beaucoup contribué à ce succès. La qualité de la discussion qui a suivi est aussi redevable à ceux qui l'ont introduite : Patrick Merot, Catherine Chabert et André Beetschen.

Les deux journées ouvertes à venir... Celle de septembre aura pour thème *La folie de la norme*. Mireille Delmas-Marty, juriste, professeur au Collège de France, et Alain Ehrenberg, sociologue en seront les intervenants extérieurs. Claude Barazer et Christophe Dejours interviendront au nom de l'APF.

Celle de janvier s'intitulera *L'enfant de la psychanalyse*. Dominique Suchet, Michel Gribinski et Bernard Golse en seront les 3 conférenciers.

La question des lieux n'est pas sans importance. On sait le rôle qu'a joué Vaucresson dans l'histoire de l'APF. L'idéal aurait sans doute été de pouvoir « fidéliser » le Méridien et le grand auditorium de la BNF. Pour le Méridien, c'est devenu impossible. Pour la BNF, le grand auditorium sera en travaux en septembre prochain, nous émigrerons pour la circonstance vers une salle à proximité de l'UNESCO. Les salons de l'Aveyron, que nous venons de découvrir, semblent avoir satisfait tout un chacun, tant par la qualité de la salle que par l'environnement parisien, notamment celui du cours Saint-Émilien. Le Grand auditorium de la BNF en septembre, les salons de l'Aveyron en janvier tous les deux ans, nous pouvons tableer pour l'avenir sur ces deux lieux et nous les rendre d'autant plus familiers. Leur coût est élevé, mais notre budget est équilibré par la réponse du public, parfois mieux qu'équilibré, positif.

3. L'enseignement

La réunion d'octobre du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation a posé ou reposé des questions intéressantes. La fonction de transmission, qui est celle de l'enseignement, interroge directement ce qu'il en est de la connaissance par les analystes en formation de la contribution à la théorie psychanalytique des auteurs de l'APF, notamment des premiers d'entre eux. Un petit sondage permet rapidement de mesurer une certaine méconnaissance : qui se souvient par exemple du remarquable article de Robert Pujol sur le fantasme ? Il est évidemment important de ne pas laisser ce fonds de pensée trop s'effacer et donc d'en faciliter l'accès aux analystes en formation. La façon dont ont été conçues cette année, à l'initiative de Maurice Borgel, les « Lectures de Freud », va dans ce sens. Freud y est à la fois associé à un fil rouge, cette année le thème de l'angoisse, et à la mise en perspective d'un autre point de vue : Fédida, Laplanche... un autre point de vue pas nécessairement APF, Bion par exemple.

L'enseignement proposé par l'Institut de formation doit-il répondre plus directement à cette interrogation en créant un groupe sur l'histoire de la pensée à l'APF ? La question mérite d'être posée.

Autre remarque intéressante, il est convenu de dire que l'APF est née du refus de l'allégeance à un Maître, que cet acte de naissance se retrouve dans un refus du dogmatisme et dans une place reconnue à la diversité des points de vue. De cette diversité, il est parfois possible de percevoir quelque chose, comme lors de la journée *Liberté*. Mais c'est loin d'être toujours le cas. Les analystes en formation ont plutôt le sentiment d'une homogénéité de pensée et ont quelques difficultés à percevoir les arêtes de ce qui fait débat et opposition. Par où passent les divergences ? Il ne s'agit pas de creuser les écarts par principe mais d'être attentif à ce que la pensée naît davantage du différend que du consensus.

Autre question qui revient régulièrement, la représentation que se font les analystes en formation du programme d'enseignement. Dominique Suchet, à partir du groupe d'accueil de cette année, renouvelle un constat déjà fait : la difficulté pour nos analystes en formation à faire la distinction entre les diverses activités proposées, selon qu'elles relèvent de l'Institut de formation, de séminaires proposés par les membres, ou de groupes à l'initiative des analystes en formation eux-mêmes. Une confusion qui se mesure parfois lors d'une homologation de cursus quand on constate que tel ou tel n'a guère participé qu'à des groupes formés par ses pairs. Notre souci de liberté exclut le programme obligé, mais elle ne dispense pas de la nécessité et elle n'interdit pas de réfléchir à la façon dont nous pouvons marquer davantage les spécificités entre les 3 types d'activité. On pourrait aussi concevoir que l'analyste nouvellement admis en formation reçoive une lettre-type lui présentant plus précisément l'organisation de notre enseignement.

Depuis quelques années, une réflexion remarquable a été engagée par Leo Bleger, Philippe Valon et les Comités de l'enseignement qu'ils ont animés, réflexion poursuivie aujourd'hui sous la responsabilité de Maurice Borgel. Des textes ont été publiés, dans *L'Annuel* et dans *Documents & Débats*. Où en sommes-nous aujourd'hui, comment concevons-nous le séminaire, qu'attendons-nous de l'enseignement ? Le Conseil propose aux membres qui le souhaitent de se réunir le matin du samedi 21 mai, jour de samedi débat, au siège de l'APF, afin de réfléchir à cette question. Une invitation plus détaillée suivra.

Le présent Conseil a introduit un nouvel enseignement proposé par l'Institut de formation : l'engagement du traitement, autour de la clinique des premiers entretiens. Un même membre en assurera la responsabilité pendant 2 ans. Catherine Chabert a inauguré l'exercice. Il est demandé aux analystes en formation de s'engager sur la même temporalité. Les premiers échos de cette nouvelle expérience sont très positifs. La réception d'un nouveau patient potentiel, l'engagement du traitement sont des moments éventuellement chargés d'une certaine anxiété chez l'analyste en formation. Ils se sont rapidement saisis de ce nouveau lieu d'élaboration qui leur est proposé. La question est à l'étude d'un autre enseignement qui serait proposé par l'Institut de formation, organisé autour de la ou des thématiques proposées dans l'année par nos activités scientifiques collectives. L'angoisse, la domination masculine, la liberté, la destructivité cette année. L'idée est celle d'une réflexion parallèle venant étayer notre réflexion collective.

Les ARCC

Créés sous la présidence de Daniel Widlöcher en 2007, les Ateliers de Recherche Clinique et Conceptuelle constituent une structure originale de travail regroupant autour de projets thématiques des psychanalystes de l'APF (analystes en formation compris) ou d'autres sociétés, associés à des chercheurs venus d'autres disciplines. Ces échanges visent à ouvrir vers un travail transdisciplinaire et la recherche de stimulations autres que celles de la seule pratique analytique.

Ils ont évolué au fil des années. Plusieurs ateliers initiaux se sont dissous ayant considéré qu'ils avaient atteint un terme suffisant pour leur recherche. Si la clinique a été dominante dans les premiers temps, il semble que désormais, l'approche théorique et le travail de la culture soient devenus prédominants dans les propositions de 2015. La structure de l'ARCC appelle une issue vers la communication, voire la publication, même si, de ce côté-là, les choses sont restées jusqu'à présent assez embryonnaires.

4. Questions d'éthique

La vie institutionnelle de notre Association a été marquée cette année par la confrontation aux questions d'éthique. Le Conseil présidé par Patrick Merot avait été saisi d'une triple plainte émanant de patients de l'un de nos membres. Cela a été l'occasion de mettre à l'épreuve nos dispositions statutaires en la matière. L'APF a fait le choix de ne se doter ni d'un code d'éthique spécifique, ni d'un comité d'éthique permanent. La procédure a donc enchaîné un entretien du président (Patrick Merot) avec le membre concerné, la désignation

d'une commission *ad hoc* (Dominique Clerc, Viviane Abel Prot, André Beetschen) qui a entendu deux des trois plaignants et l'analyste incriminé, et enfin la réunion du Collège des Titulaires réunis en collège d'éthique. Une première réunion de celui-ci a conclu, à la suite du rapport de la commission *ad hoc* et de la discussion engagée, qu'il était nécessaire de davantage communiquer les pièces de l'accusation à celui qui en faisait l'objet. Une nouvelle commission a été désignée à cet effet (Bernard de La Gorce, André Beetschen, Jacques André) qui a elle-même reçu et entendu le membre objet de la plainte. Une deuxième réunion du Collège des Titulaires a pris la décision, à la majorité des deux tiers, d'exclure pour trois ans et de radier des listes de notre Association pour la même durée, le membre accusé pour ses manquements répétés à l'éthique psychanalytique. Celui-ci a renoncé à faire appel de cette décision. Il lui sera possible, les trois ans écoulés, de solliciter sa réintégration. Celle-ci sera soumise à la procédure ordinaire d'une élection : entretiens avec trois membres titulaires et élection par le Collège des Titulaires requérant les deux tiers des votants. Cette décision a été transmise pour information à la FEP, dont notre Association est membre, et à l'IPA, dont le membre exclu, comme tout membre de l'APF, faisait partie. L'exclusion-radiation de l'IPA a suivi celle de l'APF.

Au-delà de ce simple rappel de la procédure se pose un certain nombre de questions à la fois institutionnelles et psychanalytiques. D'abord la question du code. Sur quelles bases décider qu'un membre a franchi des limites, ce qui le place en-dehors de ce que notre communauté institutionnelle peut tolérer ? L'APF a décidé par le passé et confirmé dans la récente procédure que c'est sur la base d'un respect de la méthode psychanalytique qu'à ses yeux un jugement pouvait être rendu, et non par la confrontation aux articles d'un code de déontologie. Quelle que soit la nature de la transgression, qu'elle touche l'intimité de la relation (exemplairement sous la forme de la relation sexuelle), l'autonomie de l'analysant (par exemple dans la confusion entre les espaces de l'analyse et ceux de la supervision ou de l'enseignement), ou toute forme d'emprise et d'influence débordant le cadre analytique, toutes ces transgressions se nourrissent du transfert, de son instrumentalisation. Surtout ne pas le délier, l'interpréter, encore moins travailler à le liquider, mais le cultiver, le détourner à son profit. Décider ce qui relève du manquement déontologique ou de la prise au piège du transfert, ce que contre-transfert veut dire, n'est pas toujours si simple, suppose une réflexion elle-même analytique sur la méthode et sa mise en œuvre dans la cure concernée. Le transfert, notamment l'amour de transfert, est à la fois la première des résistances mais aussi le moyen de la réduire. À la fois vecteur et objet de l'analyse, le transfert, son analyse, résiste à l'intelligence très compartimentée du code. À ma connaissance aucune voix parmi nous ne s'est élevée à la suite de la procédure pour réclamer la rédaction d'un tel code.

Ce qui ne signifie pas que nous en ayons terminé avec cette question. Tout membre de l'APF est membre de l'IPA et règle à celle-ci sa cotisation annuelle. L'IPA, elle, est dotée d'un code d'éthique qui vaut pour tous ses membres, code qui a été profondément renouvelé dans le courant de l'année 2015. La preuve la plus simple que ce code nous concerne et s'applique à nous est que le présent Conseil a jugé bon d'introduire une modification du règlement intérieur en précisant les modalités de la procédure d'appel, jusque-là inexistante, une fois prise la décision du Collège des Titulaires, constitué en Comité d'éthique. Si nous ne l'avions pas fait, l'APF se serait retrouvée dépossédée d'une démarche éventuelle en appel, laquelle aurait alors eu l'IPA comme seul interlocuteur. L'APF aurait néanmoins été concernée, mais seulement *via* le dédommagement financier des frais engagés par l'IPA. Je vous rappelle que dans notre règlement intérieur modifié c'est l'Assemblée générale des membres qui devient en appel le Comité d'éthique et se réunit pour entendre le rapport d'une nouvelle commission, composée cette fois d'anciens Présidents ou Vice-présidents de notre Association. Un mot encore : le membre visé par la décision dispose de toute façon de la possibilité, en tant que membre de l'IPA, de se tourner vers celle-ci, même si cette démarche après une double décision de notre Association paraît peu vraisemblable. Précisons que ce décalage institutionnel entre l'APF et l'IPA n'a en rien gêné, lors de la procédure passée, la qualité des échanges avec G. Scariatti, responsable pour l'IPA de ces questions d'éthique. Information incidente, celui-ci me précisait que la plupart des plaintes aujourd'hui concernaient davantage la rupture de confidentialité que la transgression sexuelle.

Reste à envisager l'éventualité d'un recours en justice, soit d'un plaignant contre un membre de l'APF, soit d'un membre exclu de l'APF contre celle-ci. Aucune chance de faire entendre par l'ordre juridique que c'est une réflexion analytique sur la méthode de notre exercice qui guide notre jugement. C'est bien le code d'éthique de l'IPA, dans une telle hypothèse, qui deviendrait qu'on le veuille ou non notre garantie. Ce code est ainsi, quoi qu'il en soit, une sorte de toile de fond de notre référence éthique. Nous pouvons être critique concernant telle ou telle de ses formulations, ainsi l'appel à dénoncer des pratiques inacceptables dont nous aurions eu connaissance ; il demeure, tout au moins au vu de l'exemple pratique qui vient d'être le nôtre, que ce code ne s'est guère révélé contraignant et qu'il nous a notamment laissé libre du détail de la sanction que nous souhaitons appliquer.

La question du Comité d'éthique pose d'autres questions. Notre Collège des Titulaires est-il adapté à la circonstance ? La chose serait impraticable à l'échelle d'une société sensiblement plus nombreuse. Une telle occasion, la réunion du Collège en Comité d'éthique, rendrait souhaitable que chacun, sans exception, donne son avis, ce qui ne va pas de soi. Un décalage notable se constitue entre ceux qui se sont directement entretenus avec le membre concerné et ceux, majoritaires, qui n'ont d'autre source que la lecture des rapports. Par ailleurs, presque inévitablement, analyste(s) et superviseur(s) du membre objet de la plainte, voire du plaignant qui entre temps s'est adressé à une autre oreille, font potentiellement partie dudit Collège. Alors même qu'il s'agit toujours de juger de formes de confusion, ce n'est évidemment pas le moment d'ajouter une confusion supplémentaire. Les discussions informelles qui ont suivi la décision ont cherché la meilleure solution. Si le *statu quo* semble bien l'emporter, je ne pense pas que ce soit par inertie institutionnelle. Notre réponse statutaire est évidemment imparfaite, peut-être la pire... mais à l'exception de toutes les autres. Son principal mérite est de maintenir au niveau de la collégialité, celle des titulaires en première instance, celle de toute notre assemblée en instance d'appel, une responsabilité qui engage l'APF tout entière.

On peut mettre au compte, je crois, de la vie réflexive de notre Association le fait que l'interrogation sur l'éthique en psychanalyse ait trouvé un écho à travers la Journée des membres de novembre dernier, et des débats, parfois vifs, qu'ont entraîné les deux présentations d'Élisabeth Cialdella et Michel Gribinski. Cela a été l'occasion de mesurer à quel point cette question éthique tient à la chose analytique elle-même, qu'elle est sans doute un angle privilégié pour en approfondir la connaissance, et que l'on ne peut en aucun cas la circonscrire au jugement d'un débordement exceptionnel.

5. Les relations avec les autres sociétés

Avec la SPP

Les CPLF constituent le point culminant de notre collaboration avec la SPP. *La sexualité infantile et ses destins* était le thème du congrès de Lyon en mai dernier. Beaucoup ont en mémoire la belle conférence de Dominique Suchet faisant suite à son rapport. L'apport de l'APF à travers les interventions de Catherine Chabert, André Beetschen, Laurence Kahn, Martine Baur, Françoise Neau, Claire Squires, Christophe Dejourn, Isée Bernateau, Bernard de La Gorce, Athanassios Alexandridis, Hélène Do Ich, Jean-Yves Tamet, Bernard Golse, Paule Lurcel, Jacques Le Dem, Jocelyne Malosto, Brigitte Eoche-Duval, Jean-H. Guégan, Jean-Claude Rolland, Nicole Oury, Bernadette Ferrero, cet apport a largement contribué à la qualité de cette rencontre.

Le congrès de mai prochain à Bruxelles sur le thème du *Moi inconscient* nous sollicite de façon plus marginale. Jean-Yves Tamet, Patrick Merot, Philippe Valon notamment, auront l'occasion d'y intervenir.

Plusieurs membres de l'APF ont également été sollicités pour participer au congrès du 90^e anniversaire de la SPP, en novembre à Paris, sur le thème *La vie psychique à tout prix*.

J'ai déjà évoqué la contribution de Paul Denis à nos entretiens. Autant de marques d'une collaboration scientifique de bon aloi. La présence chaleureuse de Jean-Luc Donnet à chaque occasion scientifique de notre Association est un symbole d'une tradition bien établie de notre échange scientifique.

La SPP a ouvertement manifesté son souhait, notamment *via* son actuelle Secrétaire scientifique, Evelyne Chauvet, de trouver d'autres modalités de communication entre nos deux sociétés. Eventuellement autour de présentation d'ouvrages à la librairie Le Divan. Tout cela est balbutiant et appelle des réponses plus ponctuelles qu'institutionnelles.

Autres sociétés

Les relations avec les autres sociétés françaises, SPRF et Quatrième Groupe, relèvent de sollicitations individuelles. Nombre d'entre nous entretiennent des échanges avec les sociétés étrangères, le plus souvent sous la forme de conférences invitées. Sans trop entrer dans le détail, Edmundo Gómez Mango, Catherine Chabert, Nicole Oury, André Beetschen, Didier Houzel, Laurence Kahn, Christophe Dejours, Eduardo Vera Ocampo, notamment, ont eu l'occasion de fructueux échanges auprès des sociétés suisse, belge, italienne, brésilienne (Brasilia et Porto Alegre), britannique, québécoise, californienne, argentine, uruguayenne, madrilène.

Une rencontre à Paris est prévue avec nos amis belges, sur le modèle de celles qui ont déjà eu lieu. Philippe Valon est chargé de son organisation.

La FEP

Association de sociétés, la FEP a, pour l'essentiel, une fonction scientifique. Son investissement par les membres et analystes en formation de notre Association est en développement. La présidence d'Evelyne Sechaud, le secrétariat général de Leopoldo Bleger ont évidemment contribué à ce qu'il en aille ainsi.

Les *Council Meetings* des présidents des 42 sociétés composantes ont lieu 2 fois par an. Celui de Stockholm, en mars 2015 a réfléchi autour de la question : *La psychanalyse est-elle une profession ?* Celui de Bruxelles en octobre 2015 s'est d'abord félicité de l'installation de la FEP dans ses superbes locaux de 420 m². Une très belle maison capable d'accueillir et de favoriser les échanges entre collègues européens. A par ailleurs été évoquée l'inscription possible de certaines recherches dans le cadre des institutions de la Communauté européenne.

Jorge Canestri succèdera en mars prochain à Serge Frisch, à l'occasion du congrès de Berlin à la présidence de la FEP. Son projet s'inscrit dans la suite de ce qui existe, avec cependant l'idée de donner une place plus grande à une réflexion psychanalytique sur les questions politiques et culturelles actuelles.

Le congrès annuel de la FEP en est la manifestation scientifique principale. Celui de Stockholm en mars 2015 avait pour thème *Trop/pas assez*. Catherine Chabert et Evelyne Sechaud y ont donné une conférence, Philippe Valon, Yvette Dorey y sont également intervenus, et sûrement d'autres que j'oublie.

Le congrès de Berlin de mars prochain aura lui pour thème : *¿Autorité ?*, mystérieusement entouré du double point d'interrogation à l'espagnole. Michael Parsons, Evelyne Sechaud, Philippe Valon figurent parmi les intervenants.

Deux autres manifestations méritent également attention :

– Le séminaire des nouveaux membres qui s'est tenu à Palerme en juin 2015 ; Chantal Duchêne Gonzales et Philippe Quéméré y ont représenté l'APF. Cette rencontre annuelle réunit une soixantaine de jeunes collègues dans des groupes d'échanges cliniques avec des analystes superviseurs des différentes sociétés. Philippe Quéméré en a fait un résumé plein d'humour que l'on retrouve dans le numéro 91 de *Documents & Débats*.

– Le *Forum on Education* qui s’est tenu en décembre dernier à Bruxelles. Réunion pour les analystes formateurs qui travaillent en petits groupes à partir de présentations cliniques. Jean-Yves Tamet y a fait deux présentations.

Enfin, rappelons que la FEP a remis en juin dernier, par l’intermédiaire de son Président Serge Frisch un *Award* à Daniel Widlöcher, tant pour son œuvre psychanalytique que pour son implication dans les institutions qu’il a grandement contribué à faire évoluer.

Les rapports avec l’IPA

Le dictionnaire encyclopédique de l’IPA (note de Laurence Kahn)

Le dictionnaire encyclopédique de l’IPA est un projet initié dès tout le début de la présidence de Stefano Bolognini. Il ne s’agit pas d’un « catalogue » des concepts, ni davantage d’un projet d’« intégration » conceptuelle de conceptions de faits fort variées selon les écoles analytiques et leurs orientations.

Il s’agit de donner une vision détaillée, pour chaque concept psychanalytique, de son enracinement dans la découverte freudienne, de son histoire et de ses transformations – ceci afin que non seulement un public extérieur, mais les analystes eux-mêmes puissent avoir une vision la plus claire possible à la fois des convergences et des écarts auxquels ont donné lieu, et donnent toujours lieu, à la fois la théorie et la pratique de la psychanalyse. Raison pour laquelle depuis le début du projet, Bolognini ainsi que les *co-Chairs* maintiennent contre vents et marées le principe d’une encyclopédie (contre le vœu d’un dictionnaire restreint et simplifié).

Trois grands groupes de travail ont été constitués, correspondant aux trois régions (Amérique du Nord, Amérique du Sud et Europe), piloté chacun par un *Chair* (pour l’Europe : Arne Jemstedt). Et au sein de chacune des régions, de plus petits groupes de travail ont été formés, afin de travailler sur les notions qui ont été retenues dans un premier temps, pour mettre à l’épreuve la méthode : le transfert, le contre-transfert, l’inconscient, le *setting* analytique, la « contenance » (contenant/contenu) - puis, en préparation -, l’identification projective, la pulsion, l’après-coup, le conflit psychique, les théories de la relation d’objet.

Chaque groupe est piloté par un ou deux consultants : l’APF s’est associée à la Société belge pour travailler sur le *transfert* (consultants : Marie-France Dispaux et Laurence Kahn), chacune ayant constitué un petit groupe de travail pour effectuer le travail en commun (pour l’APF : Patrick Merot, Jean-Yves Tamet, Philippe Valon, qui a représenté l’APF dans les réunions générales lors des meetings internationaux, et Laurence Kahn).

L’heure actuelle est celle de la terminaison de ce travail, dans la fabrique d’un article « Transfert » qui va regrouper toutes les références explicitées par les Américains du Nord et du Sud et les Européens. C’est selon la même méthode que les articles concernant les autres notions sont élaborés.

Signalons aussi la contribution de Gilberte Gensel à la mise au point de l’e-journal de l’IPA.

Boston, congrès de juillet 2015.

Le congrès avait pour thème *Changing World. The shape and use of psychoanalytical tools today*. Je le dis en anglais parce que l’IPA est en anglais. Quatre langues sont en principe reconnues comme langues de l’IPA, l’anglais, l’espagnol, le français et l’allemand. Pourcentages approximatifs de leur présence : l’anglais 85 %, l’espagnol 13 %, le français 2 %, l’allemand, langue originaire, est aujourd’hui une langue réduite à la portion la plus congrue. Si je rappelle cette évidence, c’est parce que la langue et la pensée ont entre elles une relation qui n’est pas qu’utilitaire, et que la pensée psychanalytique à l’IPA est évidemment profondément marquée par cette distribution. Soulignons néanmoins la forte présence de plusieurs membres de l’APF dans le 2 % en question.

Un congrès de l'IPA est un moment politique. Il faut remercier Stefano Bolognini d'avoir installé un climat de discussion convivial après le mauvais souvenir laissé par la présidence de Hanly. En avant congrès, Bolognini a réuni ce qu'il appelle le parlement de l'IPA, soit l'assemblée des présidents des sociétés composantes. Aimable rencontre, lieu d'aucune décision. Je retiens juste une notation en relation avec le nombre et l'âge moyen des candidats par société. Beaucoup d'inquiétude ici et là, ce n'est pas nouveau. Un constat cependant, même s'il est impossible d'en connaître la généralité. La remarque est venue du président de la société suédoise qui soulignait la jeunesse (dans la trentaine) de nombre de candidats de leur société, suggérant que la forte présence à l'université de « quelque chose de la psychanalyse » y était sans doute pour beaucoup. Une remarque qui semble tomber sous le sens, c'est là que « les jeunes » se trouvent. On sait ce que l'on doit, négativement, à l'effacement de la psychanalyse dans les études de psychiatrie. On devine ce qu'il en irait si elle devait s'effacer de la même manière des études de psychologie.

Je vous ferai grâce du résumé de la centaine de panels ayant composé ce congrès, je ne retiens qu'une question, celle des « *tools* », et bien sûr de l'analyse à distance, *remote analysis*, principalement par Skype. En pratique la question ne se pose plus, elle est réglée. Des analyses, y compris partiellement des analyses didactiques, c'est-à-dire validantes pour l'intégration à l'IPA ont lieu (pas simplement des supervisions), notamment avec les candidats asiatiques, mais pas seulement. La question de la distance est elle-même devenue très relative, une anecdote parmi d'autres : les embouteillages infernaux de São Paulo sont invoqués par quelques analystes brésiliens pour justifier une pratique qui arrange tout le monde. La contribution de Jack Novick (membre du *board* de l'IPA) au débat en ligne initié par Laurence Apfelbaum, justifie l'usage de Skype par des raisons climatiques, géographiques, en passant par les soucis de santé et les vacances, et en définitive laisse à « la préférence » de l'analyste l'instrument qu'il utilise. Jack Novick convient volontiers par ailleurs que, lui, n'utilise plus que Skype.

La conférence philosophico-analytique de Christopher Bollas, « *Psychoanalysis in the Age of Bewilderment* », « La psychanalyse à l'âge de la perplexité », axée sur l'idée d'un « subjecticide » contemporain, était la plus proche de cette thématique. Très critique et pessimiste des évolutions sociales les plus récentes, notamment celles qui concernent les modalités de la communication, Bollas convient par ailleurs qu'il ne pratique plus lui-même l'analyse que par Skype.

Le *board* de l'IPA discute ouvertement de cette question, notre *link*, Nicolas de Coulon (Société suisse), ne manque pas une occasion de faire connaître son profond désaccord avec l'installation de cette pratique, sans grand succès. Un courriel récent de Stefano Bolognini vous a été transmis, s'il écarte l'idée d'un nouveau standard à distance, il concède qu'il s'agit là d'une variante possible de l'exercice de la psychanalyse. Cette légitimation progressive de l'analyse à distance repose principalement sur un glissement : ce n'est plus de la méthode que l'on attend la distinction entre ce qui est psychanalyse et ce qui relève d'une autre pratique, mais de *l'identité* du praticien. Il faut et il suffit qu'il y ait un « psychanalyste » dans une communication pour qu'il y ait psychanalyse.

Autant il ne me paraît pas nécessaire de poser à l'APF une question qui ne se pose pas, même si elle s'est quand même incidemment posée à l'occasion d'une supervision avec un candidat asiatique, il reste que s'en tenir à une opposition muette est devenu un peu court, tout autant que de se rabattre sur la distinction rassurante entre psychanalyse et technique de psychothérapie. Comment décrire et fonder l'écart entre la psychanalyse (cure et supervision) et la pratique par Skype ? Prenons-le comme une provocation à penser, pourquoi pas lors d'une journée des membres ? La puissance d'Internet a bouleversé les modalités de la rencontre sexuelle et amoureuse, la rencontre analytique ne demande qu'à suivre. Les quelques discussions que j'ai pu avoir à ce sujet avec l'actuel président de la SPP témoignent d'une diffusion du modèle Skype bien au-delà de la seule Amérique.

Rapport de trésorerie au 31 décembre 2015

Monique Selz

Chers collègues,

L'année dernière, Jocelyne Malosto introduisait son propos en disant, « une fois n'est pas coutume, c'est un bilan déficitaire que je vous présente ce soir ». Or, je me vois contrainte de vous présenter à nouveau à mon tour un bilan déficitaire, le déficit étant cette année nettement plus important que l'année dernière.

À quoi cela est-il dû ? C'est ce que je vais essayer de vous expliquer.

Pour commencer, comparons les chiffres réels au budget prévisionnel

Pour un budget prévisionnel qui s'élevait à **273 280 €**, soit autant de charges que de produits, la réalité fait apparaître

- un total de charges de **279 868 €** donc supérieur au budget prévisionnel de presque 6 600 €.
- mais surtout un total de produits encaissés en 2015 de **250 773 €**, ce qui se révèle très inférieur aux prévisions de 21 607 €.

Donc au total, le déficit pour 2015 s'élève à : **29 095 €**.

Comment se sont réparties les charges de l'année 2015

1 – Les frais de personnel sont conformes aux prévisions, ils augmentent normalement d'environ 3 %.

2 – Les frais de consommations de bureau sont stables.

3 – Dans les services extérieurs, je distingue :

– Les frais de location de salles : le réel révèle un surplus de **1 296 €** par rapport au budget prévisionnel. Il est cependant très inférieur au montant de 2014 qui avait été particulièrement élevé en raison d'une journée ouverte en janvier qui avait eu lieu encore au Méridien et surtout de l'organisation des 50 ans de l'APF. Compte tenu de cela, si l'on compare aux années précédentes, la variation est sensiblement la même, en progression légère et constante.

– Les frais d'accueil ont été nettement inférieurs aux prévisions. À cela deux raisons principales : d'une part, le budget avait prévu deux journées ouvertes en 2015, alors qu'il n'y en a eu qu'une seule, celle de septembre à la BNF : d'autre part, du fait de la journée ouverte de janvier 2016, il n'y a pas eu d'entretiens en décembre 2015.

4 – Le poste suivant concerne les frais pour les autres services extérieurs, c'est-à-dire les *mailings*, l'impression des affiches et des dépliants, les diverses publications, notamment *Documents & Débats* et la plaquette de l'enseignement, ainsi que les remboursements de frais de missions et déplacements.

Or, si ces derniers sont en augmentation constante, la progression est très importante en 2015, puisqu'elle est de **3 273 €**.

On peut attribuer une partie de cette augmentation aux frais liés aux congrès de la FEP à Stockholm et de l'API à Boston.

Cependant, cela n'explique pas tout et il semble que ces frais ont été majorés de façon excessive.

C'est pourquoi, il faut rappeler à ce propos :

- d'une part que les frais d'hébergement à Paris sont forfaitisés à **125 €** la nuit ;
- d'autre part que les frais de déplacement sont calculés sur la base du tarif de la classe économique pour les déplacements en avion et en principe sur la base du tarif de seconde classe pour les déplacements en train. Mais pour ces derniers, c'est un peu plus compliqué. En effet, aujourd'hui il n'existe pratiquement plus de tarif de base et les tarifs varient à l'infini en fonction des diverses cartes (en particulier la carte senior) et du moment de la prise du billet. Ainsi les billets pris deux ou trois mois à l'avance sont beaucoup moins chers que ceux pris la veille pour le lendemain. Et certains billets de première avec la carte senior pris suffisamment à l'avance sont même moins chers qu'un billet de seconde. Aussi, sauf exception, les déplacements étant prévisibles longtemps à l'avance, puisqu'ils sont fonction du calendrier des réunions dont les dates sont programmées d'une année sur l'autre, il est tout à fait possible de prendre les billets en conséquence en avance, ce qui permettrait de faire de vraies économies. C'est sur cette base tarifaire qu'il s'agirait d'envisager les remboursements des déplacements.
- enfin, il n'est pas prévu que les frais de restauration soient remboursés, à part les frais payés directement par l'APF lors de réunions institutionnelles. D'ailleurs, ces frais-là sont relativement stables.

5 – Un autre poste qui a bien augmenté aussi est celui des cotisations que l'APF règle pour les membres. Les cotisations de la FEP sont relativement stables, mais celles de l'API ont très nettement augmenté, puisqu'au total nous avons un surplus de **2 666 €**.

6 – La dotation aux amortissements et provisions a légèrement augmenté, notamment en raison du remplacement de l'ordinateur qui avait fini par tomber définitivement en panne.

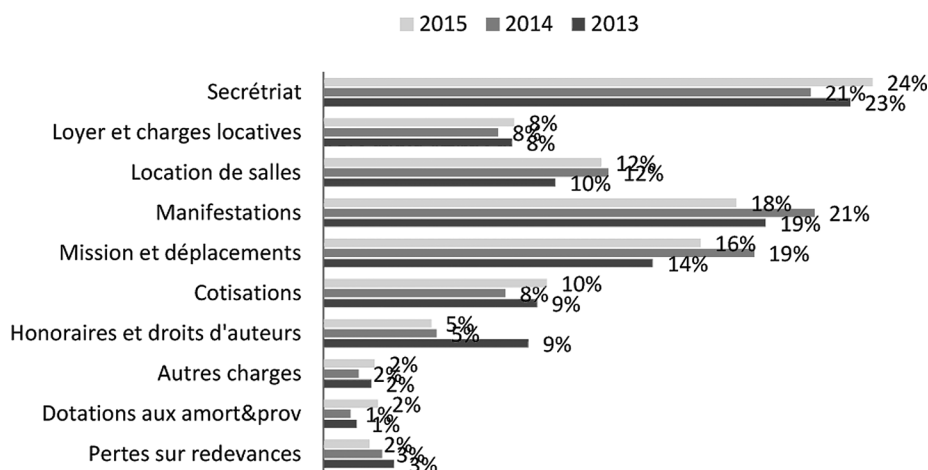
7 – Enfin, le dernier poste est celui des pertes sur redevances. Il avait été de 7 798 € en 2014. Non budgétisé en 2015, il s'est élevé à **5 603 €**. Il s'agit pour l'essentiel des participations et cotisations impayées. C'est la raison pour laquelle nous avons mis un peu à plat la situation. Je vais y revenir.

Tout ceci aboutit donc à une augmentation totale des charges de **6 588 €** par rapport au budget prévisionnel.

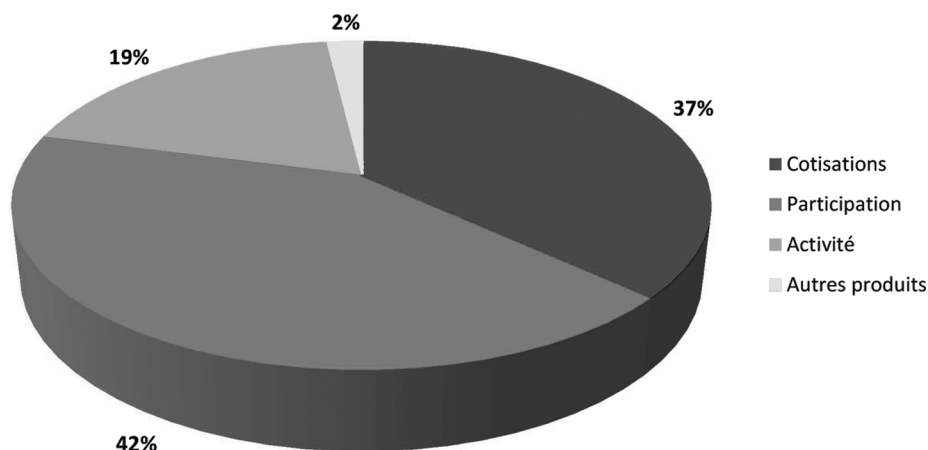
Les postes concernés par cette augmentation sont principalement :

- les frais de missions et déplacement ;
- et les cotisations de l'API.

Structure des charges



PRODUITS 2015



Passons maintenant aux produits réalisés en 2015

Le constat est que le total des produits s'est révélé très nettement inférieur au budget prévisionnel ainsi qu'au total des produits de 2014.

Par rapport au budget prévisionnel, on note :

- un total de cotisations et participations inférieur de **4 000 €** ;
- un total des manifestations en 2015 inférieur de **19 621 €**.

Cependant on peut faire deux remarques :

- d'une part, il n'y a pas eu d'entretiens de décembre en raison de la journée ouverte de janvier 2016 ;
- d'autre part, avait été budgétisée une recette de **21 500 €** pour une journée ouverte en 2015 qui n'a pas eu lieu.

Néanmoins, le total des produits réalisés en 2015, qui s'élève à **250 773 €**, se révèle très inférieur au total réel des charges de 2015 qui s'élève lui à **279 868 €**.

Donc comme je le disais en commençant ce rapport, il existe pour 2015 un déficit de **29 095 €**

Quelles conclusions tirer de ce bilan et quelles sont les perspectives à envisager pour le budget 2016 ?

L'évolution des charges et des produits sur les trois dernières années montrent que :

- le nombre des membres relativement stable, diminue cependant légèrement ;
- le nombre des analystes en formation est également relativement stable ;
- le nombre des membres honoraires est en légère augmentation, ce qui explique la légère diminution du nombre des membres qui cotisent pleinement.
- Il y a eu quelques démissions dans le courant de l'année de l'Institut de formation, faisant suite à des non-paiements de participation. Le Conseil a en effet pris la décision, en vue d'assainir la situation, de ne pas maintenir la présence d'analystes en formation ou homologués qui ne payaient plus leur participation à l'Institut

de formation depuis plusieurs années, après en avoir averti les personnes concernées et en leur donnant une date limite au-delà de laquelle, en l'absence de manifestations de leur part, nous considérerions qu'ils actualisaient de fait leur démission.

En ce qui concerne les diverses manifestations qui ont eu lieu en 2015 :

- * Les entretiens de juin ont été très légèrement déficitaires,
- * La journée de septembre a été à l'équilibre,
- * La journée de Lyon a été déficitaire de 505 €,
- * La soirée de Lyon s'est révélée déficitaire en raison des frais de déplacement du Président et du Secrétaire scientifique pour cette première soirée, ce qui ne devrait pas se renouveler.

Par ailleurs :

– Nous avons décidé de changer d'imprimeur pour la plaquette de l'enseignement et *Documents & Débats*. Nous en espérons une réduction de l'ordre de 30 à 40 % des frais d'impression. À ce propos, est revenue plusieurs fois l'idée de faire payer la version papier de *Documents & Débats*, afin de favoriser la version numérique et de réduire le nombre d'exemplaires papier et donc d'en réduire d'autant le coût. Pour l'instant, aucune décision n'a encore été prise.

– La Journée ouverte de janvier nous a apporté un bénéfice tout à fait notable.

– Nous espérons que la journée à venir de septembre nous apportera également un bénéfice intéressant, dans la mesure où le grand auditorium de la BNF étant fermé pour cause de travaux, nous avons décidé de réserver pour cette année le grand amphithéâtre de l'ASIEM, dont les frais de location sont nettement inférieurs, même si c'est un lieu moins prestigieux que la BNF. Il y aura à discuter pour l'avenir de retourner à la BNF ou de rester à l'ASIEM.

– Nous devons discuter de la salle à choisir pour la journée de janvier 2017. Nous avons redemandé un devis aux Salons de l'Aveyron. Il semble que, dans l'ensemble, ce lieu et les prestations qui nous ont été offertes ont été très appréciés et nous envisageons donc d'y revenir en espérant que les conditions qui nous seront faites seront aussi favorables qu'elles l'ont été pour cette année.

– Il est prévu de donner une prime à notre secrétaire à l'occasion de l'obtention de la Médaille d'or du travail en juillet prochain.

– Enfin, nous souhaitons que tout le monde soit particulièrement vigilant quant aux frais de missions et de déplacements.

Peut-être un dernier point : quand l'appartement de Judith Dupont ne sera plus disponible, que pouvons-nous envisager ? L'idée d'acheter un local avait été mise à l'étude il y a quelques années sans qu'aucune décision n'ait été prise, ne faudrait-il pas à nouveau réfléchir à la question ?

En conclusion, je propose, selon l'usage dans ce cas de figure, d'augmenter la participation financière de chacun :

- la cotisation des membres serait portée à 1 130€,
- la participation à l'Institut de formation à 565 €
- et celle les membres honoraires à 120 €.

Nous envisageons de maintenir, lors de l'appel de cotisation, la proposition de souscription pour le numéro de l'annuel de l'année à venir à 24 €.

Monique Selz

Le budget prévisionnel pour 2016 est donc un peu supérieur à celui de 2015. J'espère qu'il se révélera réaliste et à l'équilibre pour cette année.

Je reste bien sûr à votre disposition si vous le souhaitez pour d'autres précisions.

Je vous remercie de votre attention.

Rapport du Secrétaire du Comité de formation

Évelyne Sechaud

Chers Collègues,

Je vais vous présenter le rapport d'activité du Comité de formation pour l'année écoulée, de mars 2015 à aujourd'hui. Cependant le travail effectué cette année s'inscrit dans une évolution de plus de 50 ans d'existence de l'Institut de formation de l'APF, dont le tableau d'ensemble nous permet de saisir les différents aspects. Je reprends ici en partie le tableau de synthèse proposé par Raoul Moury et utilisé par la plupart de mes prédécesseurs. Ce tableau donne une vue dynamique de la situation des analystes en formation à l'Institut. Je vous exposerai ensuite le travail fait par le Comité de formation cette année.

1 – Situation de l'Institut de formation

Le nombre total d'analystes en formation est remarquablement stable : 191 à ce jour, le même nombre que l'année dernière malgré 6 démissions, compensées par les admissions.

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	Validés	Refusés	En cours	Validés	Refusés		
Admis entre 1964 et 1973	2						1		1	
Admis entre 1974 et 1983	8			2	2			1	3	
Admis entre 1984 et 1993	26	4		1	1			4	13	3
Admis entre 1994 et 2003	60	9	1	12	2	11	5		20	
Admis entre 2004 et 2013	71	11	27	11	1	15	4	2		
Admis depuis 2014	24	17	7							
Totaux	191	39	35	26	6	26	11	7	37	3

Chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologations ou les celles de sociétariat ne sont pas prises en compte).

Un analyste a eu la même année un refus et un contrôle en cours, cette personne est dans la file des analystes en cours.

Voyons le tableau général de la situation des analystes en formation. Ce tableau de synthèse est assez complexe et certains de mes prédécesseurs, notamment Patrick Merot dans son rapport de 2009, en ont donné une analyse

plus détaillée que celle que je vais faire ici. La formation à l'APF est réputée pour être longue. Nous n'avons pas d'information chiffrée sur la durée des contrôles ; mais nous pouvons observer que parmi les analystes admis regroupés en tranches de 10 ans, 50 % de ceux admis entre 1984 et 1993 ont homologué leur cursus contre 33 % de ceux admis la décennie suivante 1994-2003.

Les admis dans les tranches 1994-2003 ; 2004-2013 ; et depuis 2014, fournissent le plus gros contingent des analystes encore en supervision. Cependant, un certain nombre n'a rien entrepris et représente 15 % dans chacune des décennies 1994-2003 et 2004-2013 mais leur nombre va décroissant d'une année sur l'autre : pour la période 2004-2013, ils étaient encore 15 l'année dernière, 21 l'année précédente ; ils ne sont plus que 11 cette année. Donc certains, arrêtés dans leur cursus en reprennent le cours après quelques années. Les derniers admis depuis 2014 au nombre de 17 ne sont que 7 à avoir pu commencer un contrôle dans la foulée de leur admission. Beaucoup se plaignent de la difficulté d'avoir des analyses à 3 séances ; cette 3^e séance ayant souvent valeur de symptôme de l'évolution de la psychanalyse dans la culture actuelle : les résistances des patients se focalisent sur cette 3^e séance et rencontrent les résistances des jeunes analystes à imposer une troisième séance. Cette situation justifie, à mon sens, de proposer à ces jeunes recrues une sorte de « pré-supervision » pour les aider à travailler sur ce symptôme avec un superviseur et préparer, en quelque sorte, la supervision institutionnelle.

24 analystes titulaires sur 34 assurent des supervisions. Parmi ceux-ci, 1 analyste assure 7 supervisions, 2 analystes 6, 2 analystes 5, 5 analystes 3, 2 analystes 2, 12 analystes 1 et 10 analystes n'ont pas de supervisions. Ce dernier groupe est constitué, soit de titulaires récemment élus soit de collègues qui se retirent progressivement. Cette répartition plus large que par le passé a donné lieu, autrefois, à de nombreuses et quelquefois houleuses discussions, mais une évolution semble se dessiner ces dernières années dans le sens d'une plus grande répartition des contrôles parmi les titulaires. Cependant, la concentration préférentielle sur 5 analystes, continue de relever à mon sens de plusieurs facteurs, essentiellement des effets de transferts, auxquels s'ajoutent des desseins de politique institutionnelle et des effets de réseau inhérents à tout groupe institutionnel.

2 – Le travail du Comité de formation

Le Comité s'est réuni 9 fois.

La composition actuelle de ce comité présente deux caractéristiques : 7 membres sur 9 ont été renouvelés en mars 2015, ce qui est une situation exceptionnelle, d'une part, et d'autre part, sur les 9, 6 ont une large expérience du travail d'un Comité de formation, ayant même été Secrétaires, et/ou Présidents. Ceci joue, à mon sens, un rôle important dans l'ambiance de travail de ce groupe, faite de respect mutuel, d'un sens commun de l'analyse, d'une liberté de pensée, de sorte que les désaccords ne sont jamais devenus des conflits. Nous nous sommes permis au terme de discussions approfondies, d'imaginer et de proposer dans le cadre de notre règlement intérieur, des formules moins habituelles et convenues, dont je vais vous rendre compte un peu plus loin.

Suivons le déroulement du cursus :

– D'abord, les admissions.

Les demandes de renseignements par téléphone ou par courrier sont en baisse ce que l'on peut attribuer au rôle important du site de l'APF qui fournit des informations précises sur la formation à l'APF. Les demandes ayant abouti à un envoi de la liste des membres du Comité de formation sont aussi en baisse : 13 cette année pour 17 l'année dernière. Il semble donc que les demandes soient mieux ciblées. Les candidatures examinées par le Comité de formation sont cette année de 11 avec 3 refusées alors qu'elles étaient de 25 l'année dernière avec 11 refusées et 14 admis. On doit donc constater une diminution des candidatures, phénomène qu'observent toutes les sociétés de psychanalyse en France et en Europe, sans parler des USA, quel que soit le modèle de formation. Une note d'espoir cependant : l'âge des candidats a nettement tendance à diminuer comme le

remarquaient déjà mes prédécesseurs. Les 8 candidats admis cette année ont dans l'ensemble (nous n'avons pas toutes les données) moins de 40 ans (de 30 à 42 ans). Ils se répartissent de la façon suivante : 3 hommes et 5 femmes, 2 médecins (des femmes), 6 psychologues (3 hommes et 3 femmes), 6 venant de divans APF, 1 de la SPP et 1 d'un divan inconnu. Les 3 candidats refusés sont 2 hommes dont 1 psychologue, tous deux d'un divan hors IPA, 1 femme psychologue, d'un divan APF. Les filiations transférentielles APF semblent se confirmer. Si la féminisation continue, elle est néanmoins moins accusée que dans les années précédentes.

Pour les candidats refusés nous avons adopté la politique générale de leur proposer un entretien avec l'une des personnes rencontrées. Quelques-uns profitent de cette opportunité : 1 vu par Michel Gribinski, 2 par moi-même.

– Les validations de supervision.

Nous savons que c'est là le point le plus important de notre formation. Nous y consacrons beaucoup de temps de réflexion au sein du travail du Comité, comme dans les journées de l'Institut de formation. Le Comité de formation a pour tâche d'aboutir à une évaluation du candidat se traduisant par un oui ou un non. Mais le jugement tranché n'est pas toujours simple, notamment du fait de l'état d'angoisse de certains candidats lors de la séance de commission et nous avons été amenés à proposer dans certains cas, des modalités un peu différentes, sans pour autant remettre en cause la procédure générale. L'article 17 paragraphe 5 de notre Règlement intérieur stipule en effet que : « Le Comité de formation peut, en fonction des cas particuliers qui se présentent, mettre à l'épreuve d'autres modalités de contrôle et de validation sous réserve d'en rendre compte par la voix de son Secrétaire à l'Assemblée générale ». Deux situations se sont présentées, l'une par rapport à un refus éventuel, l'autre au contraire par rapport à un oui. Dans le premier cas nous avons proposé, ce qui s'est déjà fait dans le passé, d'ajourner la décision en demandant au candidat de se représenter plus tard, après avoir continué la cure, seul. Cette procédure a concerné deux validations de 2^e contrôle.

Dans le deuxième cas, nous étions d'accord pour la validation d'un premier contrôle, mais avec le désir de communiquer à cet analyste en formation quelques réserves. Nous lui avons donc demandé de revoir l'un des membres de sa commission de validation. L'entretien qui a eu lieu a été d'un grand intérêt et sans doute très profitable pour son deuxième contrôle.

Chaque fois que le Comité de formation a pris une décision non habituelle, le Directeur de l'Institut de formation en a été informé.

D'autre part, les décisions de refus ont toujours été accompagnées d'une proposition de revoir un des membres de la commission de validation. La validation des supervisions concerne en premier lieu le supervisé, mais aussi le contrôleur. Nous avons adopté dans la séance de validation, l'écoute du contrôleur aussitôt après l'écoute du supervisé, afin de garder à cette écoute une unité plus proche du processus de supervision. Dans la plupart des cas, l'écoute du contrôleur a donné lieu à un échange entre les membres de la commission et le superviseur. Les décisions prises ensuite par le Comité de formation ont toujours été communiquées aux superviseurs par la Secrétaire du Comité de formation. La possibilité d'un échange entre le superviseur et la Secrétaire du Comité de formation sur les décisions prises est une éventualité qui a pu être réalisée, ponctuellement, mais qui pourrait être plus systématique. La récente Journée de l'Institut de formation consacrée à *La validation des cures qui ne se terminent pas sur les critères habituels* a été introduite par André Beetschen et par Patrick Merot. Elle répondait à une difficulté rencontrée par le Comité de formation qui a eu à évaluer des cures interrompues pour différentes raisons, notamment de réalité financière. Ceci a conduit le Comité de formation à porter son attention sur le mode de fonctionnement du candidat en séance de commission ; j'utilise volontairement le terme de « séance » pour mettre l'accent sur le mode de présentation, les possibilités associatives, les lapsus, la sensibilité analytique aux questions posées etc... finalement en quoi le candidat rend compte analytiquement du travail avec son patient et son superviseur. Transferts (au pluriel) et contre-transfert sont actualisés. Cette écoute se trouve ainsi décalée par rapport aux références psycho-pathologiques, aux résultats psychothérapeutiques, aux changements de vie du patient, même si ces éléments ont leur importance. De ce fait, les conditions d'arrêt de la cure passent au deuxième plan.

Cette réflexion nous a amenés à formuler le souhait d'un groupe de travail de clinique de la supervision qui pourrait se mettre en place dès la rentrée prochaine et constituerait une modalité d'échange inter-analytique entre superviseurs.

VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2015/2016	7		
2014/2015	6		
2013/2014	7	1	

VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES

Demandes de validation	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2015/2016	8	2	2
2014/2015	1	3	1
2013/2014	3	1	

Au cours de cette année, 20 demandes de validation ont été examinées, 7 premiers contrôles, tous validés ; 13 deuxièmes contrôles, dont 8 ont été validés, 2 refusés et 2 ajournés.

– Les homologation de cursus :

4 cursus ont été homologués, 3 vont être présentés au prochain Collège des Titulaires et 3 autres sont au programme du Comité de formation. Il s'agit là d'une évolution notable : les analystes dont le 2^e contrôle vient d'être validé, n'attendent plus, comme par le passé, un temps assez long pour demander l'homologation de leur cursus. Ainsi, la validation du 2^e contrôle a tendance à signifier la fin de la formation. Je me demande si l'existence officielle d'une liste des analystes homologués ne contribue pas à valoriser cette reconnaissance de la fin du cursus. Restera à évaluer le temps ultérieur nécessaire pour présenter une candidature au Sociétariat.

Il me reste à remercier chaleureusement Madame Mamane pour son aide efficace tout au long du travail du Comité de formation, pour sa discrétion auprès des analystes en formation et son accueil bienveillant, ferme et précis des multiples demandes.

Je remercie aussi vivement mes collègues du Comité de formation qui m'ont confié cette tâche très intéressante du secrétariat du Comité de formation.

Je vous remercie de votre attention.

Rapport 2015/2016 Comité de publication de l'Association psychanalytique de France

Patrick Merot

Un nouveau Comité de publication s'est concrètement mis en place à la rentrée 2015, succédant au Comité précédent dirigé par Laurence Kahn.

Le rapport présent fait donc la synthèse des deux périodes. Lors du changement sont partis du Comité : Laurence Kahn, Odile Bombarde, Dominique Clerc, Caroline Giros Israel.

Le nouveau Comité est donc constitué de quatre anciens membres : Dominique Blin, Sophie Bouchet, Solange Carton, Jean-H. Guégan.

Et de quatre nouveaux membres : Laurence Apfelbaum, Catherine Chabert, Françoise Neau, Patrick Merot.

Pour l'instant la fonction de Secrétaire du Comité qui était de fait très liée aux compétences exceptionnelles d'Odile Bombarde, n'a pas été remplacée.

Depuis le dernier rapport, le Comité précédent s'est consacré à la réalisation du *Rosolato passeur critique de Lacan* qui fut proposé, comme prévu lors de la journée ouverte de janvier.

Il reprend l'ensemble des textes de la journée, auquel ont été ajoutés deux textes où l'on entend la voix de Rosolato : un dialogue avec Raymond Bellour, sur les *Essais sur le symbolique*, qui avait déjà été repris dans *Documents & Débats*, et un article sur « La dégradation des œuvres d'art ».

Sont également repris dans ce livre, les entretiens de décembre 2014 « *Nous autres* » et la conférence de Dominique Blin.

Tout cela était déjà formalisé lorsque j'ai pris pleinement mes fonctions, et le nouveau Comité n'a eu à s'occuper que de finaliser la couverture qui a bénéficié d'une certaine simplification pour une meilleure lisibilité.

Depuis nous avons entrepris la construction du livre de 2017 qui reprendra les textes issus des entretiens (*La liberté en psychanalyse*), certains textes de la journée à la BNF (*La domination est-elle masculine ?*) et un dossier constitué autour des travaux de la journée de l'Institut de formation qui avait abordé le thème de *La question de l'homosexualité dans les processus de formation*.

Les orientations éditoriales qui sont les nôtres poursuivront, en l'accentuant sans doute, l'évolution de ce recueil de textes en un livre véritablement homogène. Difficile penserez-vous avec ce que je viens d'énoncer pour le livre de 2017 ? Peut-être pas, car avec ces trois thèmes qui réfléchissent chacun à des questions véritablement politiques, et qui impliquent la dimension du collectif, nous avons sous le registre général de la liberté en psychanalyse les trois versants de la liberté, de l'égalité (avec la domination) et de la fraternité (en étant ici au plus proche des énoncés freudiens sur l'homosexualité fondatrice du lien social).

La situation actuelle et les perspectives

La disparition des deux revues dans lesquelles nombre d'analystes de l'APF publiaient a créé une situation nouvelle pour l'*Annuel*, déjà analysée par Laurence Kahn dans le rapport de l'an dernier. Nous nous trouvons devant un volume important de textes à publier. Les conférences scientifiques des Samedis débats, des Entretiens, de la Journée ouverte qui n'a lieu que tous les deux ans mais qui, exceptionnellement aura lieu deux années de suite, et des journées de septembre fournissent un nombre de textes de grande qualité qui n'ont pas les perspectives de diffusion attendues.

C'est cela qui avait conduit Laurence Kahn à entamer avec les PUF des discussions sur des possibilités d'extension. Ces discussions ont eu lieu avec Paul Garapon dans un premier temps, puis avec Paul Garapon et Monique Labrune, directrice des PUF, dans un deuxième temps auquel j'ai été associé, puisque j'étais en train de prendre mes fonctions.

Le modèle qui avait été pris comme référence était celui d'un hors série monothématique, reprenant les principes des anciennes plaquettes que l'APF avait éditées pour les journées ouvertes.

La discussion, assez serrée, mais qui s'est faite dans un climat très positif, a fait évoluer le projet dans un sens bien dans l'air du temps : il ne s'agira pas d'un *Hors série, papier*, mais d'un *supplément* ; ce supplément sera *numérique* ; il paraîtra en même temps que le livre papier et sera annoncé dans le livre papier.

C'est donc la situation actuelle. Nous pouvons nous féliciter de pouvoir ainsi engager des projets de développement dans un contexte éditorial extrêmement morose. On sait que le domaine de l'édition est en pleine transformation. Il faut considérer comme une chance à préserver le fait que nous ayons la publication du livre papier dont il faut absolument consolider les positions, même si la faiblesse des ventes maintient une menace réelle puisque, si nous sommes à l'exact équilibre, sans marge de confort.

Cette situation pourrait en effet ne pas se maintenir et l'évolution du dispositif éditorial peut connaître deux directions. L'une serait celle que connaissent déjà les revues les plus pointues et les plus confidentielles : le passage en tout numérique.

L'autre sera la fabrication à la demande : c'est un modèle qui est déjà en place et que les PUF sont en train de rôder. C'est alors la commande d'un livre qui déclenche sa fabrication. Solution technique qui permet de diminuer l'importance du premier tirage et qui supprime totalement la question des stocks.

La diffusion

– *Chiffres de vente du livre papier :*

Le tirage actuel de chaque livre s'élève à 500 exemplaires. *Le langage malgré tout*, 2014 s'est vendu à 323 exemplaires. *La conviction*, 2015, les chiffres sont incomplets, s'est vendu, sur 6 mois à 272 exemplaires.

Les chiffres globaux de l'année 2015 ne m'ont pas été communiqués.

La souscription a donné un bon résultat puisque 218 livres ont été précommandés (dont 141 par les analystes en formation). Reste à savoir l'impact que cela aura sur les ventes en librairie puisque, évidemment, un certain nombre d'acheteurs potentiels ont fait le choix de la souscription.

– *Les chiffres de consultation sur Cairn info :*

La découverte de ces chiffres est pour moi un étonnement puisque j'ai constaté le contraste entre l'importance du nombre des consultations et leur augmentation géométrique, et la faiblesse des ventes des articles. Il y a là le reflet du développement de nouvelles pratiques de lectures.

Consultations sur Cairn info pour l'année 2015 :

Synthèse

Résumés d'articles	20 610
Articles en texte intégral	16 915
dont :	
Articles en accès libre	15 511
Articles en accès conditionnel	1 404
dont :	
Ventes en « pay per view »	29

On ne peut plus clairement illustrer les effets d'une nouvelle relation des lecteurs aux textes qui est celle d'une gratuité complète.

Conclusion

Nous sommes donc au travail, nous avons un Comité de publication expérimenté, efficace, travailleur. Avec le renouvellement, nous avons combiné l'expérience des membres de l'ancien Comité et l'expérience acquise ailleurs de nouveaux membres.

Je peux vous assurer que nous sommes tous très conscients d'avoir entre les mains un outil très précieux pour affirmer l'existence de notre Association et la qualité de son travail scientifique.

Journée des membres
Questions d'éthique en psychanalyse

Sauve qui peut : un regard historique sur l'éthique en psychanalyse

Élisabeth Cialdella Ravet

Dans un petit livre publié en 1946, à Londres, intitulé *Écrit sur le Mur*, Hilda Doolittle rendait compte de son expérience psychanalytique qui l'avait aidée à trouver un sens à la vie et fait disparaître des périodes d'hallucinations psychotiques. La préface de cette édition comportait une dédicace particulière : À Freud, médecin irréprochable ; elle le comparait, en bonne helléniste, à Esculape, le médecin grec qui avait eu le pouvoir de ressusciter les morts.

Mais ce récit constitue surtout un témoignage important de la manière dont Freud analysait ses patients vers la fin de sa vie. Hilda Doolittle, avec sa sensibilité poétique, rend compte de l'intensité de son transfert sur Freud tout en évoquant son déplacement latéral sur un patient qui la précédait dans les séances, celui qu'elle appelle le « Hollandais volant ».

Quand Hilda Doolittle, en 1938, apprit la mort tragique de cet homme dans l'accident d'un avion qu'il pilotait, elle revint en urgence à Vienne pour voir Freud. Elle voulait en savoir plus sur ce personnage. Freud accepta de lui donner des renseignements ; il lui dit que le « Hollandais volant » était un homme très brillant, qu'il avait le projet de changer l'éducation des enfants en s'inspirant des connaissances psychanalytiques. Il lui apprit aussi qu'il possédait une grande propriété dans les Indes Orientales. Freud lui confia finalement qu'il avait compris lors de la dernière séance avec ce psychanalyste-aviateur, malheureusement trop tard, combien la pulsion de mort était agissante chez lui. Tous ces éléments ne firent qu'accentuer les fantasmes amoureux de Hilda Doolittle. Mais à la fin de l'entretien, Freud interpréta avec tact dit-elle, que de lui-même elle n'avait pas pu tomber amoureuse, du fait de son grand âge, et qu'il lui avait été plus commode de déplacer son transfert sur cet homme qu'il lui était arrivé de croiser à la fin des séances. Selon lui elle était revenue le voir, afin de prendre la place de cet homme.

Hilda Doolittle rapporte certains comportements de Freud pendant sa cure qui pourraient aujourd'hui nous surprendre. Tous deux partageaient quelquefois certains souvenirs communs autour de l'Italie, de la Grèce et des gardénias... Il lui arrivait de se lever au cours d'une séance pour lui montrer une pièce de sa collection d'antiquités afin de lui faire comprendre une interprétation, un concept analytique. Elle se rappelait aussi de certaines attitudes bienveillantes de Freud envers elle, lorsque pendant les séances elle ressentait une tension insurmontable. Il lui demandait alors ce qu'elle lisait, ou si elle avait reçu des nouvelles de ses proches d'Amérique.

Malgré toutes les amabilités dont Freud pouvait faire preuve à son égard, il restait cependant pour elle un personnage énigmatique et distant. Son apparence, ses habitudes, sa manière de vivre gardaient un côté très conventionnel. Ses pires ennemis ne pouvaient rien trouver à critiquer dans sa vie privée. Parfaitement correct, il était à tous points de vue ce médecin irréprochable auquel elle avait dédié son ouvrage.

1. Les premières transgressions

En fonction de nos critères actuels, nous pourrions être quelque peu surpris des familiarités de Freud avec Hilda Doolittle. Faire à un patient des confidences sur un autre patient n'est certes pas en accord avec l'éthique psychanalytique telle que nous la concevons aujourd'hui. L'idéalisation transférentielle d'Hilda Doolittle, qui

inspire ses descriptions ne peut nous faire oublier certaines erreurs célèbres de Freud qui n'en contribuèrent pas moins à faire avancer les connaissances et à affiner la méthode analytique. Il donne de l'argent à l'Homme aux Loups, il analyse sa propre fille Anna, puis celle qui allait devenir la compagne de sa vie, Dorothy Burlingham. Les enfants de cette dernière, seront en thérapie avec Anna Freud. Deux d'entre eux se suicideront plus tard.

Parmi les premiers disciples de Freud, les erreurs techniques se multiplièrent. La plus fréquente, était celle des hommes qui s'engageaient dans des relations sexuelles avec leurs patientes. Pour mémoire, nous citerons Jones, le Pasteur Pfister, Victor Tausk, avec la torride Anaïs Nin, Ferenczi qui épousa son ancienne patiente Gisèle Palos devenue par la suite psychanalyste et qui tomba amoureux de la fille de cette dernière Elma, lorsqu'il la prit à son tour en thérapie.

Mais la « *Love Affair* » qui fut peut-être la passion la plus violente, et qui a encore des retentissements dans les transgressions sexuelles contemporaines, reste sans conteste la liaison amoureuse de Jung avec son ancienne malade de l'hôpital du Bürgzoli, Sabina Spielrein. La publication relativement récente de la correspondance entre cette dernière, Freud et Jung et de celle entre Freud et Jung ont mis en évidence la propension constante de Jung au mensonge.

Au travers de ces échanges épistolaires, un nouveau concept analytique verra le jour et deviendra fondamental : le contre-transfert. À ce propos, Freud confiera à Jung, dans une lettre, que lui-même avait connu un « *narrow-escape* » et que l'analyste se doit de se constituer une carapace (en fait le terme exact est la peau dure). On peut se demander si « l'échappée belle » ne concernait pas la célèbre Irma de la « *Traumdeutung* » pour laquelle Freud eut un foisonnement de rêves à très forte connotation sexuelle.

Jung finira par avouer à Freud « ses frasques amoureuses » avec Sabina Spielrein. Il analysait cette mésaventure, il s'en justifiait, pourrait-on dire, du fait qu'il avait voulu par « tous les diables la guérir » et qu'elle s'inscrivait au plus profond de son « *anima* » en lien avec une relation intense qu'il avait eue dans son enfance avec une jeune nourrice juive qui s'était occupée de lui lors du divorce de ses parents, pendant que sa mère était hospitalisée.

La fin de cette liaison fut suivie d'une rupture avec Freud. Ce dernier avait perçu la « veulerie » de Jung avec Sabina Spielrein et son antisémitisme tenace. Il entretint un lien épistolaire soutenu avec elle, dans lequel un nouveau transfert œdipien put se développer et être enfin interprété à bon escient. Freud reçut aussi en entretien son père, ce qui renforça probablement l'intensité du transfert. Sabina Spielrein parvint enfin à se détacher de Jung, devint médecin et analyste de la Société viennoise.

Mais ce qui porta surtout un coup fatal aux relations de travail entre Freud et Jung, c'est que ce dernier en vint à refuser en bloc la théorie de la sexualité infantile et de sa réactualisation dans le transfert. Il est intéressant de noter que Jung fut le premier des élèves de Freud à utiliser l'expression « éthique de la psychanalyse » dans une lettre à Jones, mais dans un sens totalement perverti : ce qui d'après lui portait atteinte à « l'éthique » c'était de parler aussi librement de sexualité infantile car cela risquait de heurter la moralité de l'ensemble des médecins suisses.

Suite aux déviances amoureuses de ses disciples, Freud décida de rédiger une série d'articles qui furent réunis sous le titre de *La technique analytique* publié en 1912. Ce recueil avait pour but de définir avec plus de rigueur la méthode qui permettrait d'éviter les fautes techniques. Mais il va au-delà, car il fonde l'éthique en psychanalyse sur des exigences d'ordre technique, il la rattache à la méthode, laquelle suppose l'abstinence, une distance qu'il compare à celle du chirurgien, et ce que l'on qualifie aujourd'hui de « refusements ».

« Observations sur l'amour de transfert » est le texte qui fait le plus directement écho aux événements précédemment décrits. Freud y insiste sur la manière dont les amours tumultueuses servent les résistances, ayant pour effet de briser l'autorité du médecin en le rabaisant au rang d'amant. Il incombe à celui-ci de ne pas déroger à la pureté des mœurs et d'inciter le malade au renoncement. Le traitement analytique repose, écrit-il,

sur la véracité et c'est même à cela, qu'est due une grande partie de son influence éducative et de sa saveur éthique (terme de Freud). Il poursuit en comparant l'analyste au médecin se réclamant de la déontologie hippocratique. La mise à nu de l'âme peut être comparée à celle des corps, imposant la même retenue. Les confidences doivent autant, sinon plus de respect, que le secret médical. Mais deux éléments nouveaux, appartiennent en propre à la méthode analytique : c'est l'éviction formelle de toute *furor sanandi*, et le maintien impératif de l'asymétrie entre le médecin et le patient.

2. « Le besoin de sauver » : fil rouge des transgressions

Freud observa que la *furor sanandi* était un sentiment fortement exalté chez les analystes qui avaient eu des passages à l'acte amoureux avec leurs patientes. Tous se réclamaient du « désir de sauver l'autre ». Dans « Perspectives d'avenir de la thérapeutique », il propose au « Comité de recherche sur le symbolique » d'explorer l'origine inconsciente de cette motion. En 1910, il avait déjà tenté de mieux la cerner dans « Psychologie de la vie amoureuse de l'homme ». Il avait constaté que « le désir de sauver la femme aimée » était particulièrement intense chez certains hommes névrosés et qu'il s'articulait avec une fixation excessive de la tendresse de l'enfant avec sa mère. Cette dernière serait dotée d'une moralité inattaquable vécue dans la conscience, transformée en son contraire en désir d'aimer une femme rabaissée, fragile, malade. Comme le précise Freud, ce qui se présente à la conscience sous forme de termes opposés ne fait toujours qu'un dans l'inconscient. Le clivage entre les courants tendre et sensuel se trouverait en lien, d'après lui, avec les traces d'une scène primitive impassée dont la violence n'aurait jamais pu être transformée par le moi. On peut penser que cette violence des origines est alors transformée en « désir de sauver l'autre ». D'où résulte un clivage du moi s'accompagnant de conduites perverses. La personnalité de Jung serait l'illustration de telles fractures.

3. Le désir de Winnicott de « sauver » Jung

Soixante ans plus tard, en 1964, Winnicott tentera de réhabiliter Jung dans un article fondamental intitulé « Compte rendu de *Memories, Dreams, Reflections* ». Ce texte a été longtemps difficile à trouver en France, mais Michel Gribinski nous en a ouvert l'accès en le publiant récemment dans *Lectures et portraits*. À sa lecture, je serais tentée de nommer cet article « Sauver Jung ».

Dès le début de son rapport, il déclare de manière péremptoire, que si nous ne parvenons pas à admettre Jung en tant qu'analyste, nous sommes les membres d'un parti autoproclamé. Il affirme que « tout psychanalyste a l'obligation de lire pour approcher Jung tel qu'en lui-même » les trois premiers chapitres de son autobiographie qu'il juge comme profondément authentique.

Winnicott se sentit très vivement touché par les douleurs de l'enfance de Jung liées à une longue hospitalisation de sa mère. Il pense que celui-ci avait alors traversé une période de schizophrénie infantile mais la force de sa personnalité était si puissante, qu'elle le rendit capable de se guérir par lui-même de son propre effondrement psychique. En revanche, elle le laissa divisé, clivé. Winnicott émet une interprétation audacieuse : selon lui, Jung aurait eu deux possibilités de guérir, soit de faire une véritable analyse avec Freud, soit de mentir à Freud. Ce que Jung fit, notamment à propos d'un rêve dont le récit se terminait ainsi :

– Dans l'épaisse poussière qui recouvrait le sol, il y avait des ossements, des débris de vases, sortes de vestiges d'une civilisation primitive. Je découvris deux crânes humains, probablement très vieux, à moitié désagrégés, puis je me réveillai.

– Ce qui intéressa surtout Freud dans ce rêve, c'étaient les deux crânes. Il en parlait continuellement, écrit Jung et il me suggéra de découvrir en moi dans leur contexte, un désir éventuel. Que pensais-je des crânes ? De qui provenaient-ils ? Naturellement, je savais fort bien où il voulait en venir ; de secrets désirs de mort y

seraient cachés (...) J'obéis à son intention et dis : « Ma femme et ma belle-sœur » (...) Et ainsi lui ai-je raconté un mensonge.

Winnicott interprète que le fait de cacher volontairement ses désirs de mort envers Freud, aurait permis à Jung d'approcher un self unitaire, de pouvoir cacher ses secrets et d'abandonner sa partie clivée, ce qui lui permit dans sa vieillesse de rédiger une véritable autobiographie. Winnicott pense que Jung, en raison des déchirures de son moi, n'avait pas suffisamment acquis d'éléments conflictuels œdipiens, et qu'il ne pouvait affronter un père dans sa vie extérieure et que par conséquent, il ne pouvait admettre l'existence d'une sexualité infantile. L'interprétation winnicottienne suit pas à pas les développements de Freud dans « Le Clivage du moi ».

L'engouement de Winnicott pour « sauver Jung » peut être compris comme une puissante identification indirecte et inconsciente, et ce pour trois raisons :

- La première se situerait dans une proximité d'âme, née du fait d'avoir eu tous deux une mère dépressive. Selon les biographes de Winnicott, sa mère aurait été déprimée. Son ombre apparaîtrait pour Winnicott, dans un de ses poèmes intitulé *L'arbre*, où il se souvient de sa mère qui pleurait et où il gagnait sa vie à la rendre vivante.
- La deuxième reposerait dans l'admiration que Winnicott portait au « daïmon » et la liberté créative de Jung qui avait aussi fasciné Freud dans les débuts de leur relation.
- Enfin, le troisième motif serait sans doute l'identification de Winnicott à la solitude de Jung au milieu des freudiens, et ce bien qu'étant considéré comme le « Dauphin » de Freud. Michel Gribinski, évoque dans « Winnicott l'indépendant » les causes de son isolement : la semi-indifférence de son premier analyste, James Strachey, le rejet de Melanie Klein quant à ses positions par rapport à l'importance de l'environnement maternel, la défiance d'Anna Freud du fait de son refus d'adhérer au langage métapsychologique pur, enfin « la rupture vitale » d'avec son deuxième analyste, Joan Riviere.

Malgré les bonnes intentions de Winnicott qui voulait réintégrer Jung, nous pouvons observer qu'il ferme les yeux sur le fait que Jung n'eut de cesse de mentir à Freud comme à d'autres. Il met de côté l'antisémitisme profond de Jung et semble passer son appartenance à l'Institut Göring par pertes et profits. Devrait-on attribuer ce laxisme au goût immodéré de Winnicott pour le paradoxe ? D'autres histoires donnent matière à réflexion.

4. Le désir de Winnicott de sauver Masud Khan

En dépit des écrits freudiens sur *La technique psychanalytique*, les psychanalystes de seconde génération ne furent pas en reste quant aux transgressions des principes éthiques qui s'en réclament. Non contents d'entretenir des relations sexuelles avec des patients, certains s'avisèrent de théoriser le refus de l'abstinence, des frustrations... Ainsi en est-il de Karen Horney, Erich Fromm-Reichman, Wilhem Reich, pour ne citer que quelques noms.

La troisième génération d'analystes prit aussi pas mal de libertés quant aux règles qui semblaient devoir s'imposer dans la pratique de l'analyse. Winnicott, si novateur et créatif, n'y échappa point. D'après ses biographes, Linda Hopkins et F. Eric Roadman, les premières dérives de Winnicott apparurent dans son lien avec Melanie Klein. À la demande de cette dernière, il prit son fils en analyse alors même qu'il se trouvait en supervision avec elle. Sans en parler à ce jeune adulte, il eut de nombreux échanges avec sa mère à son sujet, le plus souvent épistolaires. À sa décharge, Melanie Klein avec laquelle il était en formation et qui avait beaucoup d'ascendant sur lui, participait largement à cette confusion.

D'autres comportements, dans la conduite de ses analyses, purent cependant paraître bizarres ou suspects aux yeux de ses contemporains, comme dans la cure de Dennis Milner. Ancien époux de Marion Milner, ce dernier était atteint d'un asthme sévère. Winnicott éprouvait un profond « désir de le sauver ». Un week-end alors que Dennis se trouvait en pleine crise, il lui rendit visite jusqu'à treize fois ce qui n'empêcha pas ce patient de

mourir d'insuffisance respiratoire mettant la toute-puissance thérapeutique de son analyste en échec. Quelques années plus tard, Winnicott entreprit d'analyser Marion Milner gratuitement, chez elle, à son domicile, et il eut avec elle, une relation amoureuse. Marion Milner était elle-même, selon Michel Gribinski, très portée à la transgression.

Mais les manquements aux règles analytiques allaient franchir un pas considérable avec Masud Khan. Lorsque Winnicott commença à l'analyser, il avait aussi en traitement sa première femme, Jane Shore, d'avec laquelle il venait de divorcer. En 1952, Winnicott n'avait aucun scrupule à analyser mari et femme en même temps et à changer les horaires de l'un pour l'autre en fonction de leurs disponibilités, fussent-ils divorcés... Dès le début de son analyse, Masud Khan collabora par ailleurs avec lui dans l'écriture d'un compte-rendu portant sur les *Études psychanalytiques de la personnalité* de Fairbairn. Cette association dura toute la durée de l'analyse de Masud Khan. Ce dernier publia la majorité de l'œuvre de Winnicott. Linda Hopkins pense que Winnicott mit Masud Khan au service de sa propre créativité et de son développement.

Quoiqu'il en soit, Winnicott soutint par la suite, en tant que *reporting analyst*, la candidature de Masud Khan comme membre de la Société britannique, mais celui-ci fut refusé une première fois, par l'ensemble des analystes formateurs, notamment par John Bowlby qui appartenait au groupe des indépendants. Ils avaient estimé que Khan enfreignait la confidentialité, car dans ses exposés des détails révélaient l'identité des analysants. Ce ne fut qu'à sa quatrième tentative pour être reconnu comme analyste formateur, qu'il fut accepté grâce au soutien inconditionnel de Winnicott.

Au cours des 22 années qui s'écoulèrent entre 1955 et 1977, Khan accéda à une position éminente au sein de la Société britannique et acquit une renommée internationale. Il fut éditeur de l'*International Psycho-Analytical Library* pendant plus de vingt ans ainsi qu'éditeur adjoint de l'*International Journal of Psychoanalysis* et de l'*International review of Psychoanalysis*. Enfin, il occupa la place que l'on sait comme éditeur étranger de la *Nouvelle revue de psychanalyse*.

Vers la fin de sa vie, Winnicott avait décidé de cesser d'interpréter, sans doute pour mieux affirmer son indépendance par rapport à Melanie Klein et Joan Riviere. Masud Khan déclare dans différentes lettres qu'il préférerait cette approche dans laquelle il se sentait plus libre. Mais c'est à cette époque, que ses troubles psychopathiques s'aggravèrent. Paul Denis, dans un article de la *Revue française de psychanalyse* paru en 2003, déplore qu'en renonçant à interpréter, Winnicott ait fermé la porte au tiers séparateur.

Après la mort de Winnicott en 1971, les analystes contemporains de Masud Khan observèrent chez lui une escalade dans l'arrogance, les provocations incessantes, avec des réactions persécutrices. Il se complaisait dans le mensonge, les fantaisies grandioses faisant de lui un prince, il s'attribuait le titre de Docteur ès lettres, exposait des cas fictifs, etc. Faisant peu de cas de la règle d'abstinence, il eut diverses relations sexuelles avec ses étudiantes et ses analysantes. Tout cela fit qu'en 1976, ses collègues lui retirèrent son titre et ses fonctions de formateur. Son dernier livre (*When spring come : Awakenings in clinical psychoanalysis*), suscita de vives réactions (entre autre en raison d'un certain antisémitisme). Suite à sa parution, Masud Khan fut exclu de la Société britannique en 1980, mais il menaça violemment d'attaquer en justice sa société.

Il n'en garda pas moins jusqu'à la fin de ses jours sa fonction de rédacteur étranger à la *Nouvelle revue de psychanalyse*. Paul Denis souligne ce fait, comme un reproche à peine voilé envers l'APF.

Une multitude d'articles ont été rédigés afin de comprendre l'échec de l'analyse de Masud Khan par Winnicott. L'interprétation la plus élaborée semble être celle de Linda Hopkins. Cette dernière pense que l'hostilité de Khan n'a jamais pu être analysée par Winnicott qui pourtant avait théorisé l'agressivité dans la cure dans deux textes devenus célèbres, « La haine dans le contre-transfert » et « L'utilisation de l'objet et le mode de relation de l'objet au travers des identifications » (paru en 1968). Dans ces écrits, Winnicott laissait entendre que l'analysant pouvait utiliser l'objet au travers des expériences de haine pour éprouver que celui-ci n'est pas détruit, qu'il survit à l'attaque. Selon elle, malgré ses théorisations séduisantes sur l'utilité de la haine dans la cure, Winnicott avait tendance à se tenir à l'écart de la « destructivité ». Elle met en cause trois exemples

cliniques de Winnicott très connus, celui du petit orphelin décrit dans « La haine dans le contre-transfert », les analyses de Margaret Little et de Harry Guntrip, dans lesquels Winnicott n'aurait pas affronté la haine.

Dans une lettre adressée à Robert Stoller, Masud Khan disait à propos de Winnicott : je l'exaspérais et il me traumatisait par son humilité publique chrétienne et masochiste, tellement fausse, tellement lui.

5. Le désir de Wynne Godley de « sauver » Masud Khan

Le discrédit posthume de Winnicott s'accroît après la parution de l'article d'un ancien patient de Masud Khan, Wynne Godley en 2001, qui témoignait de l'échec catastrophique de sa propre cure. Wynne Godley était lord, un homme élégant du monde londonien, qui avait reçu une excellente éducation. Il avait été musicien de hautbois à la BBC, après avoir suivi le conservatoire de Paris. Plus tard, il occupa le poste de directeur du Royal Ballet de l'Opéra, puis changea d'orientation et devint un économiste de renom. Dès les premiers entretiens, l'analyse fut pervertie : Khan eut une sorte de conversation de salon avec lui, se mettant en avant, tout en cherchant à connaître quelles étaient leurs connaissances communes. Il lui annonça ensuite son prochain mariage avec Sveltana Beriosova, la plus belle des ballerines du Royal Ballet. Puis, il le raccompagna en voiture de sport tout en lui lisant, dans les embouteillages des poèmes de James Joyce. Dans un deuxième temps, Masud Khan répondit au transfert négatif de Wynne Godley par des attitudes sadiques et cruelles au lieu d'interpréter le transfert. Il lui dit à plusieurs reprises qu'il mettait tout en œuvre pour l'aider mais que c'était un homme ennuyeux et décevant. Il lui racontait aussi des histoires folles et extravagantes sur sa propre vie, surchargées de connotations sexuelles. Il livrait les confidences d'autres patients. Les comportements de Khan répétaient pour Wynne Godley les traumatismes vécus dans son enfance, notamment quand sa mère se promenait devant lui ou quand elle faisait des confidences sur le plaisir qu'elle tirait de sa sexualité. Mais Khan lui répétait à l'envi qu'il lui avait sauvé la vie, que personne d'autre que lui n'aurait pu le faire et lui donnait des cadeaux de très grande valeur.

Répondant au téléphone pendant les séances, il faisait volontiers entendre la voix de ses interlocuteurs à ses patients. Ainsi Wynne Godley assista à une conversation entre lui et Winnicott, où ce dernier parlait très respectueusement à Khan de l'un de ses articles qu'il avait publié. La conversation se termina par une blague sur une fellation homosexuelle. Wynne Godley apprit plus tard qu'à ce moment-là son analyste était toujours en traitement avec Winnicott.

Ils allaient ensemble à des soirées mondaines, jouaient au squash et au poker. L'analyse se termina brutalement un soir à l'issue d'une sortie où Masud Khan avait agressé verbalement de façon très violente la femme de Godley qui traversait une grossesse difficile. Cette dernière ressentit alors une vive douleur intra-utérine. Se sentant liquéfié par les attaques de Khan, Godley associa cet événement aux expériences nazies qui injectaient de l'ammoniac dans les veines de leurs victimes. Il téléphona alors à Winnicott qui lui confirma que Khan était fou et qu'il était contre « tous ces trucs mondains ». Winnicott interdit à ce moment-là à Khan de revoir son patient.

Wynne Godley entreprit une seconde analyse avec un américain qui lui fit découvrir qu'il avait été pris dans « un flirt classique » entre Winnicott et Masud Khan utilisant son corps en tant qu'intermédiaire involontaire.

6. Les origines profondes du désir de sauver, source des perversions et des transgressions en analyse

Wynne Godley dit avoir ressenti immédiatement le désir d'emprise de son analyste sur lui et son besoin d'empiéter sur son intimité. L'intelligence de Masud Khan lui paraissait d'une acuité redoutable. Il le trouvait très rapide, très observateur avec une aptitude inégalée à percevoir immédiatement ce qui se trouvait sous la

surface des êtres. Il pensa après-coup que son analyste s'était servi de lui, de ses puissantes capacités d'identification pour le dominer, le soumettre au lieu de rester sur la réserve, d'accepter et d'analyser le transfert.

Dans son recueil intitulé *Passion et folie*, certains articles comme « Du vide plein la tête » ou encore « Personne ne peut dire sa folie » témoignent de l'omnipotence et du besoin d'emprise de Masud Khan. Alors que d'autres textes, comme « La main mauvaise », montrent qu'il pouvait travailler d'une manière classique freudienne.

Dans ses recherches intéressantes concernant « La Perversion », on peut imaginer que Masud Khan a tenté de comprendre métapsychologiquement sa propre partie folle. Il en a conçu ce qu'il a appelé « La technique d'intimité », que le pervers utilise envers autrui. Pour Khan, celui-ci aurait un talent rare de créer un climat émotionnel auquel une autre personne se sent amenée à participer de son plein gré sans discrimination, sans résistance. Une situation de « faire semblant » s'installe entre les deux individus où ils renoncent temporairement à leur propre intimité. Pour lui le pervers est un homme manqué qui tente d'échapper à des sentiments de dissociation, en réalisant une identification totale, visuelle, tactile, sensorielle, qui lui procure un sentiment temporaire d'harmonie. L'absence de séparation disjonctive lui permet intensément de se sentir vivant.

Les cas de transgression des règles analytiques sont presque toujours marqués par le désir de « sauver l'autre » qui entraîne une recherche de symbiose mobilisant des identifications très primitives. Comme nous l'avons évoqué au début de notre présentation, Freud avait relié le désir de sauver l'autre, dans « La psychologie de la vie amoureuse de l'homme », avec des traces de la scène primitive. Dans la reviviscence de cette scène universelle, Freud écrit dans « La sexualité féminine », que de puissants états anciens animiques peuvent être ravivés, comme ceux de fusion narcissique primaire avec une mère toute-puissante, porteuse d'un grand appareil génital complet.

Glenn O. Gabbard, psychiatre psychanalyste américain a consacré une grande part de ses recherches à l'étude des transgressions dans la pratique psychanalytique. Il a rencontré de très nombreux analystes ayant eu des problèmes de cet ordre et il est devenu une référence à l'IPA pour les questions éthiques. Selon ses observations, il y aurait une transmission transgénérationnelle de pratiques transgressives prenant appui sur une exaltation du rôle de la mère dans le transfert et dans le contre-transfert, qui empêcherait le complexe d'Œdipe de se réactualiser dans la cure.

7. Mise en place institutionnelle d'une éthique visant à protéger les analystes de ce désir de « sauver l'autre »

Les premiers codes éthiques apparurent relativement tard dans les sociétés analytiques. Ce n'est qu'en 1990, que la première version du code de l'IPA fut rédigée. Et en 2006 pour la SPP. L'APF a fait le choix de ne pas se doter d'un code déontologique qui lui soit propre, estimant que les règles éthiques étaient directement liées à la méthode et que s'il était besoin de formaliser juridiquement les exigences qui en découlent, le code de l'IPA suffisait.

Le scandale provoqué par la publication de l'article de Wynne Godley, qui était un homme connu et estimé, révolutionna la *British Society*. Le Président de l'époque, Donald Campell, demanda à la Présidente du Comité d'éthique, Anne-Marie Sandler, de réaliser une enquête. Les conclusions aboutirent à la rédaction d'un code d'éthique qui fut distribué à tous les membres et aux élèves de la société.

Aux Etats-Unis, un groupe spécial, le *Cope study Group* fut créé et dirigé par Glenn O. Gabbard. Le travail de ce groupe a mis en évidence les identifications inconscientes de certains analystes transgresseurs au sadisme et à l'emprise de ceux qui avaient été leurs propres analystes.

Selon le Docteur Scariatti, membre du Comité d'éthique de l'IPA, les plaintes des patients à l'IPA, ne concernent plus tant les abus sexuels, que les manquements à la confidentialité. Mais il est apparu surtout un nouveau danger, celui de la création de sociétés de psychothérapie dirigées par des membres de l'IPA qui « vendent »

des formations à des prix très élevés, sans exiger des candidats qu'ils commencent par une analyse personnelle en bonne et due forme.

Le respect du nombre et du temps des séances fait partie du code éthique. Les séances courtes ou à durée variable furent l'un des motifs de l'exclusion de Jacques Lacan ; mais un motif non moins important fut la confusion des espaces et des fonctions telle que Lacan invitait ses analysants à participer simultanément à son enseignement.

Certains contextes sociopolitiques ou culturels posent des problèmes particuliers au regard de l'éthique. La cure analytique qui tend à rendre sa vérité propre à un individu et à lui permettre d'acquérir une plus grande liberté peut être vécue comme transgressive par rapport à l'ordre social *a fortiori* lorsqu'il est au pouvoir de systèmes religieux, de régimes totalitaires, ce dont Jean-Luc Donnet parlait en terme du cadre des cadres. L'exemple des rares psychanalystes qui exerçaient à Prague pendant la période communiste, comme celui des psychanalystes argentins sous la dictature ont montré combien il est difficile d'exercer la psychanalyse dans un milieu qui lui est ouvertement hostile et sous un régime qui transgresse les valeurs morales fondamentales.

Plus encore les problèmes liés à l'Association psychanalytique internationale pour l'affaire courageusement mise en évidence à Rio de Janeiro, dans les années 1970, par Mme Besserman Viana à propos d'Amilcar Lobo qui était alors en analyse didactique en même temps qu'auxiliaire actif de tortures policières, mettent en évidence une éthique psychanalytique malmenée par des causes dramatiques externes à la cure.

Même en dehors des situations extrêmes, les règles qui encadrent l'exercice de la psychanalyse dans certains pays peuvent poser des problèmes d'ordre éthique. Certaines dispositions juridiques peuvent rendre la pratique psychanalytique impossible. Par exemple les dispositions légales qui, en Californie, obligent les analystes à dénoncer non seulement les abus sexuels avérés mais aussi les abus psychologiques de leurs patients, font effraction dans la cure et rendent celle-ci impossible quand le psychanalyste se voit transformé en indicateur de police. Les règlements sont ici en contradiction, non pas tant avec l'éthique du psychanalyste, qu'avec l'une des principales conditions pour que la cure soit possible, la règle de tout dire avec pour contrepartie le secret absolu à l'égard de tout tiers. Cette exigence du secret qui fonde le dialogue analytique, situe celui-ci entièrement dans le domaine privé et le place dans une sorte d'extraterritorialité sociale.

Anne-Marie Sandler pense qu'il est absolument nécessaire de prévenir de manière directive les possibles transgressions, en proposant des séminaires réguliers et des discussions scientifiques sur les questions d'ordre éthique (l'éthique psychanalytique dans ses différentes formes). Mais ces propositions anglaises comme celles de l'IPA, basculent facilement du côté d'un autoritarisme directif qui prétendrait substituer des contraintes extérieures à ce qui fonde l'éthique dans la pratique et la théorie psychanalytique elle-même. Il n'est pas moins surprenant dans certaines de leurs directives de trouver un encouragement à la délation lorsque des rumeurs se propagent autour de certains analystes, notamment lorsqu'on en vient à considérer que leurs facultés diminuent. Les informateurs sont invités à faire part de leurs doutes à un consultant de liaison qui peut enquêter sur le déroulement des analyses.

Ces dispositions qui se réclament d'un principe de transparence témoignent par leur excès d'une rigidité qui semble réactionnelle aux affaires liées à Winnicott et à Masud Khan. Cependant, on peut être surpris de constater que parallèlement, l'IPA, se réclamant du libéralisme de la pensée, accueille des sociétés, des *Study Groups*, de jungiens, de lacaniens qui se réclament de conceptions théoriques plutôt en porte à faux avec la psychanalyse freudienne. Cette prétendue ouverture est en contradiction avec les exigences imposées aux sociétés composantes de l'IPA en matière de « Standards de formation ».

Pour conclure, nous pourrions dire que l'éthique en psychanalyse devient transgressive quand elle cesse de s'appuyer spécifiquement sur les exigences scientifiques liées à la méthode. Mais le risque majeur qui persiste dans les grandes institutions, se disant garantes de l'orthodoxie freudienne, reste de confondre la morale sociale commune avec l'éthique analytique.

Post-éducation

Michel Gribinski

Les lignes qui suivent ne sont qu'un point de vue personnel et ne sauraient engager l'APF.

L'analyse est une post-éducation : c'est le point de vue que je prends pour ouvrir notre discussion. Une post-éducation de quoi ? Une post-éducation comment ? Je pose ces questions sans fausse naïveté : on ne peut éduquer la pulsion, on ne peut qu'en refouler les représentants, et cela a déjà eu lieu. La civilisation de soi qui n'a pas été acquise par le refoulement peut-elle s'acquérir d'une autre façon ?

Le nouveau travail de l'éducation, que Freud appelle la « post-éducation » dans le chapitre de l'*Abrégé* qui porte sur la technique, que Lacan appelle « orthopédie » dans le séminaire sur l'éthique, commence, pour l'analyste, par le fait de *deviner* – « deviner » est un pivot de la pratique entre conscient et inconscient. Freud écrit que, si le malade parvient à supprimer son autocritique, il livre à l'analyste une quantité de matériel, des idées, des souvenirs, etc., qui « subissent l'influence de l'inconscient ». L'analyste « est alors en mesure de *deviner* l'inconscient refoulé du patient et, en le communiquant à celui-ci, de permettre à son moi de *connaître* mieux l'inconscient ».

L'éducation *après-coup* commence là. Elle est *post* du fait qu'elle vient après la bataille, après le conflit refoulant. Et elle est éducation parce que l'analyste qui a deviné l'inconscient du patient lui permet d'améliorer la connaissance de son inconscient. C'est donc une éducation positive, on y fait des progrès en connaissances – connaissance de fonctionnement et de contenus.

En disant ça comme ça, j'ai simplifié. Ce n'est pas le patient, en effet, qui améliore sa connaissance de l'inconscient, mais c'est son *moi* – écrit Freud. Il s'agit de connaissances, mais du coup il s'agit aussi de l'usage de ces connaissances, puisque la post-éducation est une éducation du moi, d'un moi qui devrait pouvoir *connaître* au lieu de *méconnaître* – comme c'est si souvent son habitude –, l'éducation d'un moi qui ferait un usage positif de ce qu'on lui permet. La post-éducation est une rééducation de la méconnaissance.

De quelle nature est cette éducation ? Si l'on voit que les connaissances acquises par le moi d'un patient ne peuvent pas être acquises à l'identique par le moi d'un autre patient, on se rend compte que la post-éducation est une éducation de nature *métapsychologique*, elle échappe aux critères habituels de l'éducation.

Ici, je marque un temps d'hésitation, parce que les métaphores freudiennes ont toujours un pied dans la vie quotidienne, et que je suis en train d'éviter le problème en parlant d'éducation métapsychologique exclusive. Je reprends donc : la post-éducation ou éducation après-coup est une éducation métapsychologique, mais *particulière* puisqu'elle se fait, comme dans la vie quotidienne, avec une intention, voire un but, et que, si bonne que soit cette intention, si élevé que soit ce but et même d'autant plus, ils interviennent dans la métapsychologie du sujet, ils ne laissent pas les instances du sujet s'arranger entre elles. Ils s'introduisent dans leur économie et leur dynamique. C'est cette intrusion que je souhaite définir.

On fait des déclarations, mais les choses sont improbables : d'une part, le « moi » de l'*Abrégé*, qui est étudiant en post-éducation, est en partie inconscient – impossible de prendre ce moi dans sa description initiale d'un moi à peu près identifié au conscient : on est ici aussi tard que possible dans la théorie freudienne – et on sait que le moi des dernières années de la théorie freudienne a tendance à faire semblant de maîtriser ce dont il a la charge et qu'il ne maîtrise pas. D'autre part, la technique dont l'analyste a besoin, la technique qui devine l'inconscient refoulé du patient, est impure, il faut l'accepter. Il n'y a pas de technique analytique pure. Impure :

cela commence avec le fait de « deviner », qui n'est pas un fait scientifique, mais qui est un fait analytique (et a un pied si on peut dire dans la vie quotidienne). Cela se prolonge avec le transfert qui est également analytique et non scientifique, et qui a un statut exceptionnel dans le champ de la connaissance : c'est le fameux « paradigme à part du savoir » que Josef Ludin a mis en lumière¹, en montrant du même coup que les discussions pour décider si la psychanalyse est une science ou un art sont des discussions sans pertinence : la psychanalyse est une technique artisanale, elle se fait en se faisant, elle est non reproductible, mais elle reproduit. Cela fait que toutes les comparaisons avec les sciences expérimentales (Claude Bernard) sont vides, et cela rend la psychanalyse peu honorable au regard de la science. Et surtout elle *produit*. Elle produit quoi ? Elle-même. On attend de l'analyse qu'elle *se produise*, exactement à la jointure des deux sens du mot : qu'elle soit sa propre pièce de théâtre sur ses propres planches, et qu'elle advienne. C'est une aporie. La technique analytique est ce qui permet à l'analyste – et au patient – de produire son propre objet. L'élément aporétique se retrouve dans le fait que la transmission de cette technique fait à son tour appel à des éléments inconscients et aux défenses qu'ils suscitent. La transmission n'échappe pas à ce qu'elle transmet, la technique n'échappe pas à ce qu'elle produit. Cela tourne en rond. Ce n'est pas scientifique. Mais c'est *vrai*, et c'est la possibilité d'une réinvention permanente. On fait en permanence du neuf avec du vieux.

Que l'analyse ne dispose pas d'une technique scientifique, cela fait de la technique quelque chose qui n'admet pas bien la comparaison, quelque chose qui est difficilement comparable à autre chose, ce qui est un statut exorbitant. Pourquoi si peu comparable ? Parce que le transfert, ou la force d'attraction, n'est pas une force scientifique, c'est une force amoureuse, ou libidinale si on préfère. Le vertige saisit celui qui se rend compte du fait que la technique analytique est aussi impure que l'amour. Une bonne technique n'est pas comparable à une autre bonne technique, un amour n'est pas comparable à un autre amour. D'ailleurs je n'ai jamais entendu dire dans nos réunions et nos débats que la technique d'un collègue fût excellente. Et si ça avait été le cas, cela nous aurait embarrassés, car notre technique *aussi* est excellente – mais elle n'a rien à voir avec la sienne. (Notre technique, pas notre cadre ou notre dispositif.)

Alors quoi ? D'ailleurs, c'est bien ce qui rend le contrôle si difficile, pour le contrôleur : qu'un contrôlé fasse plus ou moins n'importe quoi, et que ça marche – le fameux « ça marche » que Laurence Kahn tient à juste titre en suspicion, puisqu'on voit des analystes s'autoriser de ce que « ça marche » pour renoncer à une critique de ce qu'ils font. C'est dérangeant. Qu'est-ce qui « marche » (puisque'on en est réduit à des mots aussi vagues que concrets) dont on n'a pas la maîtrise ? Ou bien encore : nous sommes contents que Freud ait dit que le moi n'était pas maître dans sa propre maison, et parfois nous y mettons un peu de complaisance. Mais c'est avec moins de satisfaction que nous constatons que l'analyste n'est pas maître de sa propre technique, qu'il en est plutôt le serviteur, toujours dérangé, toujours étonné. Parfois grossièrement piégé. L'absence de maîtrise est quelque chose de très désagréable.

Donc, qu'est-ce qui « marche » ? Si nous voulons que ça sonne juste, il nous faut employer ces mots concrets et vagues à la fois, contre lesquels luttent les déviations analytiques : les déviations veulent du concret précis, pas du concret vague. C'est parce qu'elles argumentent avec du concret et de la précision, que les déviations analytiques conquièrent toujours le public, un public de muets, le plus souvent, qui se détourne du trouble de pensée. Les déviations veulent du concret précis : de l'objectivable, si ces déviations empruntent à la médecine ; du compréhensible, si elles empruntent à la philosophie ; de l'organique, si elles empruntent à la sexologie, et je peux généraliser la notion de sexologie à la pensée même : il n'est pas besoin de prendre comme objet un organe génital pour donner à la cure analytique un but « organique » : la pensée y suffit, la pensée devient là un organe. Fédida disait que la sexologie est une pornographie triste – Spinoza aurait pu dire une « passion triste », au même titre qu'une maladie de l'esprit. Les déviations, qu'elles soient médicales, philosophiques ou sexologiques sont toutes un peu organiques, ce sont des excitations tristes qui, comme la pornographie, échappent au métabolisme du processus, c'est-à-dire que ce sont des courts-circuits. Rien n'est

1. M. Gribinski et J. Ludin, *Dialogue sur la nature du transfert*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2005.

triste comme un court-circuit. C'est cela qui nous a tous attristés quand nous avons eu à parler des plaintes portées contre les agissements d'un collègue : impossible, en effet, de faire entrer cette affaire dans la dynamique longue et mouvementée d'un conflit psychique repris par des représentations contradictoires. Vous voyez que je ne me suis pas éloigné de l'éthique : l'éthique, c'est ce qui s'oppose au court-circuit. Tout objectiver, tout comprendre, tout organiser, ou organiser, c'est-à-dire faire de tout – amour, pensée, pouvoir – un organe *fonctionnel*, faire du sujet un organisme, cela court-circuite la circulation mouvementée des représentations. L'éthique et la technique vont de pair.

L'éthique analytique, c'est quoi ? La définition classique convient parfaitement : c'est la pensée et la pratique d'une *responsabilité choisie* et habitée comme telle, sans surplomb. J'y reviens dans quelques instants. Le champ de cette responsabilité choisie est proposé par Lacan d'une façon particulièrement éclairante pour l'expérience que nous faisons de la cure : l'éthique, écrit-il, « s'étend de l'omniprésence de l'impératif moral à ce qui est à l'autre bout, le plaisir que nous pouvons paradoxalement y prendre au second degré, à savoir le masochisme moral » (*Éthique*, p. 28). Comment circuler dans ce champ plutôt tordu, retors, ou spiralé, qui tourne sur son propre axe, entre l'impératif moral qui s'affirme contre le plaisir – le patient n'est pas l'objet de plaisir de l'analyste –, et le plaisir qu'on a à se plier à cet impératif moral ou plus simplement comment circuler entre un surmoi interdictif et féroce, et le plaisir qu'on a d'obéir au surmoi ? Comment circuler entre impératif moral et masochisme ? Évidemment que le masochisme dit moral est central, est au cœur des déviations, des transgressions – puisqu'on va rejouer en grand *Les Malheurs de Sophie*, c'est-à-dire l'addiction malheureuse à la transgression. J'aimerais bien que ce soit cette perception qui ait agi pour que Freud, Melanie Klein et Lacan aient fait si peu de cas du contre-transfert.

Pour Freud, le contre-transfert était la manifestation pulsionnelle de l'analyste au contact de celle du patient. C'est devenu, sous l'influence de Ferenczi, un pseudo-outil de mesure, un outil du cadre institutionnel, qui sert à dire qu'un candidat peut commencer son second contrôle. Du coup on est reconnaissant à Melanie Klein d'avoir lancé : « Si vous avez des contre-transferts, prenez de l'aspirine » ; et on est reconnaissant à Freud d'avoir simplement dit qu'il fallait le tenir en laisse, ce contre-transfert. Lacan n'est pas moins clair et net, mais curieusement plus nuancé, lorsqu'il dit de façon très simple : « Que devons-nous faire pour agir d'une façon droite, étant donné notre condition d'hommes ? » (*Éthique* p. 28). Tous les trois soulignent ce qu'on *doit* – on *doit* faire ceci et cela – et non ce qu'on *peut* faire, ce qui serait la porte ouverte à ce qu'on aurait bien voulu mais qu'on n'a pas pu – c'est-à-dire la porte ouverte aux excuses morales, au jugement sentimental, et aux courts-circuits de pensée. La responsabilité choisie – définition de l'éthique – choisir sa propre responsabilité, choisir le camp de ce qu'on doit, n'a rien d'évident, face au bon sens, au sens commun. Ce qu'on doit n'a pas l'évidence de ce qu'on peut. On est dans une pièce de Corneille. Le ressort de la tragédie de Corneille, disait mon prof. de lettres en classe de première, c'est que, lorsqu'on ne peut ce que l'on veut, il faut vouloir ce que l'on doit.

Tenir de court le contre-transfert, le tenir en laisse, ce sont les mots de Freud et les seuls mots d'ailleurs, c'est ce qu'on *doit* et c'est toute l'éthique dont on a besoin en psychanalyse. Il y a bien sûr aussi l'éthique disons ordinaire, avec la réflexion longue et nécessaire qu'elle impose à toute personne qui fait le choix de la responsabilité. Mais il y a l'éthique du devoir dont on a besoin en psychanalyse, et qui se réfère au *dédain* – le mot est de Freud : *Verschmähung* (*L'Abrégé*, *GW XVII*, p. 102). La bonne technique, soutenue par une éthique de la pensée et de la pratique, c'est le *dédain*. Le dédain est un drôle d'obstacle fait au bon sens et au sens commun. C'est par le dédain que l'on permettra au patient une post-éducation, c'est en omettant le dédain que l'on se retrouvera dans le même lit que lui – puisque, soyons clair, l'éthique analytique vise à ne pas mélanger les pratiques, ou les genres, mélange qui est toujours en soi un abus. Est-il possible de mélanger les pratiques sans qu'il y ait abus ? Je ne me le représente pas, mais peut-être est-ce possible pour d'autres. Qu'un abus consenti est (serait) une douce chose... Mais tenons-nous en ici à : pas d'abus de pouvoir, c'est-à-dire pas

d'abus de sexe, d'argent, d'éducation, ou de post-éducation. Pas de maître ni d'élève, en tout genre, nulle part et à aucun moment.

Comme on est loin de l'inconscient, quasi à l'opposé, et qu'il est drôle que des choses soient compliquées. Par parenthèse, on sait comme il est difficile d'avoir dans son cabinet un névrosé qui vous veut quelque chose (un névrosé qui a des *Agieren*, pour parler comme Melanie Klein...) et je trouve admirable que nous puissions en demander plus, et nous trouver bien de rencontrer ledit névrosé par exemple au petit-déjeuner ou dans la salle de bain ou à co-diriger un séminaire. C'est donc que nous avons omis le dédain. Nous avons omis le dédain dans la cure sans doute parce que nous sommes amoureux dudit névrosé dans la vie. On ne peut pas dédaigner et aimer à la fois. L'amour est un alibi parfait – pour détourner le titre connu de Jean-Claude Lavie.

Disons un mot du dédain², car c'est la question de notre propre post-éducation. Être dédaigneux n'est pas une qualité prisée par l'éducation des enfants. C'est même un vilain défaut. On nous a appris à ne pas dédaigner les offres, positives ou négatives, de nos semblables, qu'elles nous aient agréé ou qu'elles nous aient semblé désagréables. L'analyste doit donc se débrouiller avec son éducation. Cela fait de son éthique, ou de l'éthique en général, un concept limite, puisque l'éthique ressortit ici à la fois à l'éducation et à la post-éducation, à l'inconscient refoulé et à son interprétation. C'est idiot à dire, c'est une lapalissade, mais il nous faut nous débrouiller inconsciemment avec notre éducation si nous voulons être des enseignants en post-éducation.

Là intervient une nouvelle complication : le *soupçon*. En général, nous travaillons en ayant une complète confiance dans ce que font les autres membres de notre association, et c'est comme un arrière-pays, un arrière-fond : la question n'est même pas présente, elle n'a même pas besoin d'être présente. C'est un appui essentiel dans le travail quotidien : je sais sans avoir besoin d'y réfléchir que toutes mes pensées sans exception rencontreront parmi vous une ouverture – je ne dis pas un accord. Un code d'éthique, quelle que soit l'intention qui préside à sa création, introduit le principe même d'une défiance, d'une fermeture, et cela va, comme vous le savez, jusqu'à la prescription de la dénonciation, par l'IPA (paragraphe c, chap. 5, 3^e partie du code d'éthique de l'IPA³).

Cela, nous n'en voulons pas. Chez nous, pas de soupçon. D'ailleurs, nous n'avons pas de code d'éthique. Pourvu que ça dure. Nous avons l'éthique de la vie en société et les lois de notre pays qui règlent son usage et sanctionnent son mésusage. Nous avons l'éthique de l'IPA et la liberté de nous y opposer si elle est non admissible, comme dans le cas de cet appel non déguisé à la dénonciation, à la délation, cela porte ce nom. Et nous avons l'éthique analytique, qui est un problème si complexe et important qu'on ne peut en confier le soin à un règlement institutionnel. C'est un peu mon but aujourd'hui : opposer la complexité de la question éthique à la simplification, anti-éthique, d'un code d'éthique. L'éthique, c'est, répétons-le, la pensée et la pratique d'une *responsabilité choisie*, qu'il faut post-éduquer tant ce choix responsable est *exposé* en analyse et exposé par l'analyse. Ça ne manque pas de grandeur. Ça ne manque pas de constance.

Le choix responsable est « exposé » disais-je à l'instant : exposé à quoi ? Je crois, aux risques que font courir l'exercice d'un pouvoir – en analyse aussi, pas seulement en politique, le pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu (que donne le transfert) corrompt absolument. Freud écrit dans le chapitre de l'*Abrégé* sur la technique :

L'analyste doit s'avouer humblement qu'il a entrepris une lourde tâche sans soupçonner de quel extraordinaire pouvoir il allait disposer.

Avec cet extraordinaire pouvoir, je vais procéder à une *post-éducation* avec laquelle je vais prendre le risque de répéter les erreurs de l'éducation, l'erreur inévitable, inextricable, des parents, qui a été d'*assujettir* l'enfant

2. En 1921, Freud rapporte qu'Elfriede Hirschfeld, lors d'un séjour à Zurich vers la fin de l'année 1911, avait fait venir Jung « pour faire sa connaissance. Il lui fit part à cette occasion de son étonnement : comment pouvait-elle supporter de suivre avec moi une analyse sans chaleur ni sympathie ? et il proposa de la traiter lui-même de manière plus chaleureuse et dynamique. Lorsqu'elle le prévint qu'elle serait obligée de me rapporter ces propos, il s'effraya et la pria de n'en rien faire. »

3. « Un psychanalyste a le devoir d'informer l'instance appropriée d'une Organisation constituante (ou l'API, dans le cas où un Membre direct est concerné) s'il voit des éléments de preuve qu'un autre psychanalyste se comporte d'une manière qui contrevient au Code d'éthique. »

pour paradoxalement le transformer en sujet autonome. Là encore, c'est compliqué : la post-éducation est en effet sexuelle si « la soumission de l'enfant à son père » a ses « racines dans le désir érotique dont ce père était l'objet » (je cite Freud). L'analyste peut-il échapper à faire usage d'une post-éducation soumissive et sexuelle ? Sexuellement soumissive ?

Je crois que c'est là qu'intervient l'*idéologie analytique*, qui est une idéologie du tiers, et qui accompagne silencieusement son éthique. Quelque chose intervient *en tiers*, qui dégage l'analyste et le patient de leur couple et du lien soumissif transférentiel, c'est-à-dire que ce tiers les dégage d'être l'un pour l'autre ce que Freud (ou Goethe cité par Freud ?) appelle un « reflet du passé ». La technique, là, c'est donc le *dédain* – le mot s'entend mal, il ne s'agit pas de mépris au sens d'une moindre estime, voire d'un rabaissement : le dédain ne concerne pas la personne, mais le *reflet du passé de cette personne*. Sans dédain technique, on *confond* passé et présent et on prend le risque important de créer dans l'analyse une sexualité positive – risque évidemment pour l'analyse, mais aussi pour la personne même du patient, qui peut y perdre son sentiment de réalité. Or, l'idéologie qui accompagne l'éthique analytique n'est pas l'idéologie de la vie, c'est une idéologie sexuelle négative : le passé et le présent s'y rencontrent mais ne s'y confondent pas comme dans l'acte amoureux, du fait que l'analyste n'abuse pas du passé pour en faire du présent. Et c'est évidemment parce que passé et présent ne se confondent pas en analyse que l'analyste peut se risquer sur les marges de cette confusion, et des fantasmes adjacents. Qu'il peut risquer d'essayer, comme Freud (et comme il en fait part à Jung), *a narrow escape* : de se retrouver à un cheveu de cette confusion, et même à pas de cheveu du tout.

L'analyste n'abuse pas de son pouvoir sur un « reflet du passé ». Il n'abuse pas de son pouvoir et n'est en principe pas abusé par lui. Et moi j'abuse un peu trop de ce mot d'abus, et il est vrai que, comme je suis sûr, absolument sûr, de votre confiance, je *peux* dire ou avouer que je n'ai pas d'idées arrêtées sur ce qu'on pourrait appeler l'abus ordinaire du passé, ou la confusion ordinaire du passé avec le présent. Je sais que ça existe parfois, pas toujours, je le sais aussi par ma propre expérience, et je sais enfin qu'une analyse qui progresse n'y échappe pas, malgré tout ce que je viens de dire, c'est-à-dire n'échappe pas à l'acuité vécue du problème que ça pose, n'échappe pas au sexuel – le mot est lâché. C'est si drôle d'avoir du mal à le dire que je le redis : une analyse n'échappe pas au sexuel, n'échappe pas à croiser la frontière entre sexualité positive (ou sexualité au présent), et sexualité négative (ou sexualité au passé reflété). Sinon elle fait semblant d'être une analyse.

Pour conclure mon propos

Dans son séminaire sur l'éthique, Lacan propose à la psychanalyse les trois idéaux suivants : l'idéal de l'amour médecin, l'idéal de l'authenticité et l'idéal de la « non-dépendance ». C'est intéressant de lui faire écho avec, amour en moins, ce que dit la belle adresse présidentielle de Georges Favez à des entretiens de l'APF six ans plus tard, en 1966, et qui semble un contrepoint de ce qui nous préoccupe :

Dans l'expérience qui a motivé la création de l'Association Psychanalytique de France, le psychanalyste est remis en question et la relecture de Freud en critique le message. Nous sommes prêts à en assumer un nouvel examen. Notre position se situe au-delà de l'académisme des uns, en dec ?à de la dépendance des autres, prisonniers du désir d'un seul, voués à combler son désir d'être désiré. Elle s'enchant de ce qu'elle découvre dans son indépendance retrouvée. Notre vécu reste présent à notre esprit si même nous ne le disons pas toujours tout haut. Nous avons vu le psychanalyste disqualifié, déshonoré par ses habiletés. Maintenant, sans cesse, notre réflexion est stimulée par une lecture hautement intéressée et désintéressée de Freud.

La comparaison des positions de Favez avec les trois idéaux évoqués par Lacan six ans auparavant est sans signification assurée, ou historique. N'empêche que le fait que Favez ne dise rien de l'amour médecin (ou plus ou moins médecin) peut se sous-entendre comme l'évidence que c'est à chacun d'y penser et de s'en débrouiller. La post-éducation où chacun fait son affaire de la difficulté amoureuse, où chacun règle la chose sexuelle comme il le peut, c'est-à-dire comme son moi croit le pouvoir, et comme il le doit, où chacun fait avec réserve

et *sans habileté* l'épreuve de son propre pouvoir, cette post-éducation qui élabore la question de l'abus et met sans cesse sa confiance dans l'enseignement de Freud, dans sa lecture « hautement intéressée et désintéressée » c'est, pour reprendre encore une fois les mots de Georges Favez, l'*indépendance retrouvée*.

Réunion des analystes en formation
10 octobre 2015

Compte-rendu de la réunion entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation

Maurice Borgel

Cette première réunion depuis l'élection du nouveau Conseil, a rassemblé une trentaine d'analystes en formation, avec le Comité dans son ensemble, et ses membres *ex-officio*, Jean-Michel Lévy, Secrétaire scientifique et Jacques André, Président.

J'ai introduit la réunion en soulignant l'importance de mettre en tension les deux termes *formation* et *enseignement*, puis j'ai rappelé les deux innovations de cette année : tout d'abord, le séminaire *l'Engagement du traitement*, animé par Catherine Chabert, ensuite la nouvelle organisation du séminaire *Lecteurs de Freud*. Ce séminaire se fait à propos d'une thématique générale, celle de l'angoisse, avec la proposition qu'un texte de Freud puisse être mis en dialogue, pour les intervenants qui le souhaitent, avec la pensée d'un autre auteur, enfin la possibilité d'animer la séance à deux pour permettre de créer un débat, compte tenu des inhibitions fréquentes des participants.

Pour poursuivre cette introduction, Jacques André précise deux points :

1. Ce nouveau séminaire *l'Engagement du traitement* compte une quinzaine de participants et appartient aux séminaires ayant pour vocation d'avoir une certaine stabilité dans le temps. Il rappelle combien une analyse reste marquée par le premier entretien. Il est question dans ce séminaire, non pas de proposer une quelconque « technique » du premier entretien, mais d'avoir une réflexion sur ce moment, incluant notamment la question de l'anxiété « objective » chez l'analyste. S'il n'est pas question de chercher à supprimer cette anxiété, il est intéressant de comprendre comment les choses se passent, notamment quand l'analyse finalement ne s'engage pas.
2. Le Comité de l'enseignement a pour ambition de faire remonter le mieux possible les questionnements et l'expérience des analystes en formation auprès de l'Institution APF, et non d'être exclusivement dans un mouvement allant de l'Institution vers les analystes en formation, fidèle en cela à un souci constant à l'APF. Cela se traduit également par le fait qu'au sein de notre Association, les analystes en formation sont d'emblée pleinement analystes, et reconnus dans leur participation scientifique.

Le séminaire *l'Engagement du traitement* (pour lequel une première réunion a déjà eu lieu) semble faire consensus. Y ont été soulignées la qualité des échanges ainsi que l'intérêt de bénéficier d'une continuité du fait de l'animation de ce séminaire par le même titulaire sur deux ans. Il m'a semblé que la création de ce séminaire pouvait constituer une réponse, sur un mode analytique, aux questions récurrentes dans les réunions d'analystes en formation, ou aussi dans le séminaire d'accueil, sur la difficulté de trouver des patients acceptant un cadre de trois séances par semaine. Je remarque par ailleurs que ces difficultés n'ont pas été évoquées.

Un intérêt appuyé s'exprime pour une transmission au sein de l'Institution des travaux des premiers « auteurs de l'APF », parfois peu connus par les nouveaux analystes en formation qui n'ont jamais eu l'occasion de les entendre. Cette question avait déjà été abordée l'an passé, avec l'idée d'une conférence sur les débuts de l'APF en complément des Journées ouvertes de l'automne, jusqu'à présent plutôt orientées sur les travaux des premiers analystes de l'APF. Dans ce même fil, j'ai rappelé que le séminaire *Lecteurs de Freud* va compter une séance

à partir d'un texte de Freud en résonance avec J. Laplanche (novembre 2015) et une autre avec des écrits de J.-B. Pontalis (juin 2016). Cet intérêt partagé pour ce travail de l'histoire serait l'occasion de (re)découvrir des auteurs peut-être moins lus aujourd'hui (Anzieu, Fédida) ou des textes-clés (comme celui de Robert Pujol sur le fantasme¹). Dans le prolongement de cette « demande de filiation et de transmission », il est question de « l'implicite » au sein de la pensée au travail à l'APF, mais aussi de la redécouverte des grands débats, qui ont eu lieu entre ces différents auteurs, qui avaient le souci de présenter leur propre pensée, avec leurs différences et leurs désaccords : ont été cités, le débat Anzieu/Granoff articulé notamment sur celui entre psychothérapie et psychanalyse, *Analyse du moi et analyse du ça* et celui sur *La pulsion, pour quoi faire ?* Enfin, un questionnement émerge autour de la transmission de la pensée d'auteurs qui se sont davantage exprimés par une parole que par des écrits.

Deux approches sont évoquées : la lecture d'un auteur et de son œuvre et celle d'un auteur par le biais d'un thème, comme celui de l'angoisse cette année. Cette dernière approche pourrait avoir vocation à se décliner suivant les mêmes modalités sur plusieurs années, en espérant qu'il y ait une certaine continuité dans la participation des analystes en formation.

À partir de cet « implicite », il est également question de « ce qui reste » de ces pensées et de ces débats, parfois à notre insu, et de ce qui ressurgit ultérieurement, avec des trajectoires complexes dans le parcours des idées.

Une réflexion sur l'ouverture d'un séminaire spécifique à partir de ce souci partagé de l'histoire de l'APF ponctue cette thématique. Il m'a semblé que les participants étaient principalement des analystes en formation en cours ou en début de cursus, ce qui ne suffit pas à expliquer une méconnaissance largement partagée. Cette ignorance de l'histoire m'est apparue, tant au niveau d'un séminaire que j'anime, que de l'aveu des analystes en formation dans le séminaire d'accueil. Je pense que cette méconnaissance ne se modifierait pas par une conférence proposée régulièrement sur cette histoire, cela pourrait faire l'objet d'un numéro de *Documents & Débats*, mais sans que cela garantisse des avatars du transfert sur l'institution.

Dans le prolongement de ce souci partagé de la transmission du travail de pensée au sein de l'APF, il est question également de la façon dont celui-ci se traduit dans le travail clinique et sans doute, plus largement, dans la construction de l'identité d'analyste des analystes en formation : qu'en est-il de nos théories implicites au sein de la clinique, du danger que représente une certaine forme de dogmatisme, voire de formatage, de la possibilité de s'appuyer sur des expériences cliniques antérieuresTM Dans ce parcours de formation analytique, est-il question de rester libre ou de le devenir ? Jacques André rappelle une conférence de Didier Anzieu autour d'un cas clinique, dans lequel Didier Anzieu avait accepté que la patiente s'assoie par terre, dos adossé contre les jambes de l'analyste. Ce cas n'aurait pas été présentable par un analyste en formation. Pour autant, dans les débats de ce samedi 10 octobre 2015, la présentation de Francine Caraman d'une psychothérapie avec un adulte psychotique, suivi une fois par semaine, pourrait indiquer une moindre inhibition à présenter des cures ou des parcours ne relevant pas d'une indication classique. Jacques André rappelle que certaines institutions de l'IPA peuvent proposer des programmes de formation effectivement beaucoup plus directifs, voire formatés. Il souligne cependant, qu'il est illusoire de prendre des décisions institutionnelles ayant pour objectif de favoriser la liberté. L'institution est d'avantage garante de l'exigence de l'analyse, au sein de laquelle la fécondité de la liberté peut trouver sa place.

Dans ce questionnement autour de la pratique analytique, une participante souligne que ce sont sans doute les supervisions qui en sont le premier lieu d'élaboration, avant de pouvoir en rendre compte éventuellement dans d'autres lieux de l'Institution à condition de se libérer de la crainte d'un jugement. Une autre participante

1. R. Pujol : « Approche théorique du fantasme », *La psychanalyse*, n° 8, *Fantasme – Rêve – Réalité*, PUF, 1964.

évoque la question du risque à exposer sa pratique et de la nécessaire qualité du cadre, qui permet de s'autoriser à en parler, notamment collectivement. Jacques André cite F. Perrier disant que « pour faire de la psychanalyse, il faut un patient et un collègue » et D. Lagache, disant que « la supervision, c'était pour se défaire de ses identifications à son analyste ».

Hors des cures-types supervisées, il n'y a pas lieu d'instituer d'autres supervisions pour d'autres modalités de pratique. Pour les analystes en formation, dès qu'ils parlent de clinique, notamment dans les séminaires, il est question du danger qu'il s'ouvre un espace de supervision. Il faut des pairs et des pères pour que le jeu des identifications et désidentifications puisse circuler librement.

Je rappelle que l'APF, contrairement à la SPP, n'a pas institué de supervision collective. Si celle-ci peut être extrêmement féconde dans certaines pratiques (par exemple dans le travail avec les patients psychotiques), toutes les modalités de réflexion sur la pratique n'ont pas nécessairement pour vocation à être instituées au sein de l'APF.

La question de la validation est abordée à partir d'une remarque d'une analyste en formation, espérant que la validation constitue également un moment d'échange sur la pratique. Il est rappelé qu'à l'APF, c'est d'abord l'analyste en formation qui est en premier lieu entendu lors du processus de validation.

L'impératif du critère des trois séances par semaine est-il inamovible ?

Concernant cette question, Jacques André rappelle les trois points suivants :

1. Par rapport aux critères de l'IPA, les trois séances par semaine représentent un seuil déjà minimum.
2. La question de la temporalité appartient aux conditions psychiques à partir desquelles il est question de soutenir, qu'il y a eu ou non, un processus analytique.
3. La difficulté des trois séances n'est pas à penser seulement du côté du patient.

Une question posée concerne le principe de la succession des deux supervisions à l'APF, et non de leur simultanéité éventuelle, comme cela se pratique dans d'autres institutions. Jacques André pense que la question du chevauchement peut poser d'autres problèmes, par exemple une source de conflit interne si les deux superviseurs ont des approches différentes, ainsi que la nécessaire lenteur du travail de perlaboration propre à la supervision.

Un participant s'interroge sur les effets dans la cure des enjeux de la supervision, ainsi que du risque actuel d'« auto-engendrement » si les seuls candidats à la cure-type se réduisent désormais aux professionnels souhaitant devenir un jour analystes. Qu'advierait-il alors de la validité de la réalité psychique dont le monde analytique pourrait rendre compte ?

Jacques André pense au contraire que l'aventure analytique, si atypique par rapport aux standards d'une certaine pensée contemporaine, peut intéresser quelqu'un aujourd'hui bien au-delà des professionnels de la psyché. En association à l'intérêt d'une position radicalement non normative, que constitue le travail de l'analyse, je cite l'article d'Octave Mannoni « Le divan de Procuste² ».

Même si c'est dans un deuxième temps que la liberté se conquiert, on est analyste d'emblée à l'APF, ce qui est un point important, même si cela peut prendre du temps de s'autoriser à se penser analyste. Cela fait écho à la liberté (scandaleuse), que s'accordent parfois pour eux-mêmes, les patients qui osent s'engager dans l'analyse.

2. J. McDougall, O. Mannoni, D. Vasse, L. Dethiville : *Le divan de Procuste. Le poids des mots, le malentendu du sexe*, coll. « L'espace analytique », Édition Denoël, Paris, 1987.

Après être passée de la question de l'enseignement à celle de la formation, la discussion reprend sur la question initiale de la transmission de l'histoire de l'APF dans l'enseignement, en l'abordant sans doute autrement à partir de la résonance de cette thématique de la liberté ; n'y a-t-il pas un caractère défensif dans la consensualité du travail de lecture de Freud ? Qu'en est-il de la trace de la vivacité des débats précédemment évoquée ? Où sont les débats ?

Jacques André reprend cette question en rappelant que l'APF naît d'un meurtre du père par les frères, avec deux exceptions : Granoff et Lagache, tous les deux n'ayant pas été analysés par Lacan. Il s'agit là d'une origine dans laquelle la violence ne portait pas uniquement sur la théorie. Peut-être y a-t-il motif à penser là, la question de la difficulté de la formulation des écarts, des divergences théoriques, au sein de cette fratrie ?

Un analyste en formation pose la question de savoir qui sont les « grands auteurs » actuels à l'APF. Au vu de l'état de l'élaboration de la théorie analytique, y a-t-il lieu de penser ou de craindre encore dans l'attente d'une « grande théorie » ou celle de la figure d'un « grand penseur » ? Si « tout a été dit, mais pas par tout le monde », demeure donc une exigence de théorisation pour chacun, pour laquelle la clinique constitue un vivier inépuisable.

Nous terminons sur cette remarque la réunion, dont l'ambiance de travail et d'échanges nous a paru intéressante et surtout très ouverte.

Journée ouverte
La domination est-elle masculine ?
19 septembre 2015

Le féminin, actualité de la controverse.

La théorie aurait-elle un genre ?

Sylvie de Lattre

La domination est-elle masculine ? Comment ne pas esquiver une telle interrogation tout en s'en dégageant, comment rester dans le champ de la psychanalyse mais sans s'y enfermer ?

La clinique analytique quotidienne nous confronte à cette question. La vie amoureuse et sexuelle montre l'intrication de l'excitation érotique avec des fantasmes masochistes inconscients où viennent se conflictualiser les questions de domination et de soumission. Ou encore, terrain bien connu, la fantasmagorie de la puissance virile ne peut que s'articuler étroitement avec la problématique féminine de la castration.

Toutefois, l'organisation même de cette Journée réunissant diverses disciplines, ouvre au débat et offre donc l'occasion de ne pas se limiter à cet abord qui nous est familier, à nous psychanalystes. La parité de genre des conférenciers laisse d'ailleurs penser qu'au-delà du domaine spécifique de chacun, la question de leur identité sexuée n'est pas indifférente et induit probablement une sensibilité spécifique à la thématique d'aujourd'hui.

Choisir un analyste : un homme ou une femme ?

L'opinion communément admise considère que cela n'a somme toute pas vraiment d'importance. Ce qui conduit à enclencher un certain nombre d'automatismes de pensée : la bisexualité psychique, le jeu des identifications héritées de la situation œdipienne, la plasticité identificatoire de l'analyste dans la situation transférentielle, bref tout ce qui libère de l'étroitesse de notre assignation anatomique. Nous sommes à même d'écouter nos patients, quel que soit notre sexe et quel que soit le leur, les échanges et les travaux cliniques en témoignant amplement. Mais est-ce pour autant que le sexe de l'analyste n'ait qu'une importance relative dans la situation transférentielle ?

Qui pense en nous lorsque nous théorisons autour du masculin et du féminin ? Notre subjectivité n'est-elle pas immédiatement engagée, à notre corps défendant, en fonction des traces vivantes de notre rapport inconscient à notre propre sexuel infantile et à la différence des sexes ? Et qu'en est-il de nos positionnements plus ou moins élaborés par rapport au débat psychanalytique sur la féminité ? Qu'en est-il de notre rapport transférentiel à Freud et à sa théorie de la sexualité ? Fidélité critique ? Opposition ouverte ou ambivalence ?

Qui parle là, maintenant ? Une psychanalyste, soit. Mais la femme que je suis devenue porte en elle l'empreinte toujours vivace de l'enfant fille qu'elle fut. Inhérentes à mon identité d'analyste ces traces actives imprègnent le cheminement même de ma réflexion, ses inhibitions et ses avancées, son inquiétude. La question de la féminité, corollaire de celle de la domination masculine, est l'objet d'un débat insistant, répétitif, depuis près d'un siècle, et qui est loin d'avoir été serein. « L'accueil glacé » qui a accueilli, selon son expression, les travaux de Janine Chasseguet-Smirgel¹ en 1964 dans la communauté analytique, témoignent d'une résistance qui tient moins à celle du dogme freudien, qu'à des défenses inconscientes liées à la résurgence fantasmagorique d'une telle problématique. Comment celle du rapport entre les sexes pourrait-elle échapper à une intense mobilisation fantasmagorique où notre identité sexuée est impliquée ?

Je l'ai ressenti, pour ma part, comme une inhibition de la pensée, proche d'un interdit : **Ai-je le droit ?** Ai-je le droit de sortir du champ balisé de l'analyse ? Et aussi : Ai-je le droit de prendre la parole ? En suis-je

1. J. Chasseguet-Smirgel, *La sexualité féminine : Recherches psychanalytiques nouvelles*, Payot, 1964.

capable ? Sans doute, ai-je rejoint là, dans la gestation même de ce travail, les questions très personnelles qui avaient conflictualisé mon parcours vers une féminité adulte : le rapport des femmes au pouvoir de la pensée et de la théorie, ou encore la légitimité de leur accès à l'espace public et à la prise de parole.

Une telle conflictualité renvoie inévitablement à celle de la castration et à ses issues névrotiques. **Mais peut-on l'y réduire ?** Quel rapport le développement psycho sexuel de la femme entretient-il avec la culture dominante, celle de la prévalence masculine dans le champ du social et du politique ? La réflexion peut-elle s'abstraire de l'identité sexuée de celui qui la mène ? En s'ancrant dans l'expérience vive de sa propre clinique comme dans son parcours d'analysant et son expérience d'analyste, le travail de la pensée trouve son poids de chair. L'enfant sexué, ce double intime, prend alors une fonction exploratoire, voire analysante, tant il est clair que cette thématique nous implique et nous inclut, que l'on soit homme ou femme et qu'on le veuille ou non, dans l'objet même de notre réflexion.

Inévitable subjectivité, donc, de nos positionnements. J'appartiens à une génération en voie de disparition, celle qui est née entre les années où le droit de vote venait tout juste d'être accordé aux femmes et cette décennie où des innovations technologiques et des réformes juridiques majeures nous ont fait brutalement changer d'époque². J'appartiens à une génération de la bourgeoisie catholique française où l'accès des filles aux études n'allait pas nécessairement de soi, et le travail et l'autonomie financière de leurs mères encore moins. J'appartiens à une génération devenue adolescente dans un milieu conventionnel où la sexualité masculine s'affichait comme un droit naturel et celle de la femme apparaissait bridée par de multiples contraintes. J'appartiens à une génération où les petites filles et les adolescentes regardaient le spectacle du monde sans jamais ou presque s'y retrouver. Les médias de ces années-là témoignaient d'une époque où la condition féminine ne faisait pas rêver : bien peu de figures féminines sur lesquelles projeter énergie vitale et ambitions, que ce soit dans le monde de la politique, du sport ou de l'entreprise. Bien peu de femmes de premier plan dans le champ de la pensée, de la science ou de l'art. L'absence de modèles féminins dans l'espace public pouvait générer un vide identificatoire douloureux et conflictuel. La créativité, le goût du pouvoir et la réussite professionnelle apparaissaient comme un destin réservé aux garçons. Certes, la diversité des configurations familiales, des positionnements parentaux et des histoires individuelles permettait d'échapper à tout déterminisme étroit. Mais la référence constante et puissamment intériorisée aux archétypes familiaux, sociaux et culturels limitait l'horizon. Il fallait inventer sa propre voie hors les rails, coûteuse psychiquement, de la soumission, de la rébellion ou de l'imitation face à l'ordre masculin. Je pense ici aux impasses de la rivalité inconsciente, à l'enfermement dans la séduction ou à ce que Joan Riviere appelle « la mascarade du féminin »³, ou encore à l'imagerie phallique de la vamp et à ses stratégies de domination. Les destins de la féminité, tracés par la psychanalyse du début du XX^e siècle, se réduisaient en fait, selon les termes mêmes de Freud, à l'inhibition névrotique, au complexe de masculinité ou à son accomplissement, issue difficilement accessible et que seule la maternité semblait autoriser.

Serait-ce, alors, une question taboue que de s'interroger sur les conséquences psychiques de la différence socioculturelle des sexes ? Peut-on vraiment penser que la réalité sociale et politique d'une époque soit sans incidence sur le parcours psychique des individus ? Faut-il n'y voir qu'une question marginale qui renverrait au registre de la surdétermination sociale de cette donnée première et fondamentale qu'est la différence sexuée. Il semble pourtant probable que la perception de la différence des sexes par l'enfant soit prise dans les représentations culturelles et sociales du masculin et du féminin, dans le bain langagier et représentatif qui imprègne et façonne sa vision de lui-même et du monde. De même, elle ne saurait échapper à la transmission des

2. 1969 : L'accès à la contraception orale. 1970 : Le remplacement de « la puissance paternelle », selon les termes légaux, par « l'autorité parentale. » 1975 : Le droit à l'interruption volontaire de grossesse. Ces nouvelles législations, on le sait, ont bouleversé la sexualité et la procréation, la famille et la parentalité et surtout la place de la femme dans la société.

3. J. Riviere, « La féminité en tant que mascarade », *Féminité mascarade. Études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon*, Seuil, coll. « Champs freudien », 1989.

représentations et des désirs inconscients parentaux qui tissent la relation entre l'adulte et l'enfant dès sa naissance. Le sexe de l'enfant engage différemment l'inconscient parental et cette implication a nécessairement des répercussions multiples. Autrement dit, si Freud a formulé les conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes, n'est-il pas légitime de prendre également en compte celles des différences socioculturelles établies entre le masculin et le féminin ? Ne nous faut-il pas penser l'intrication de ces deux registres et entendre, cliniquement et théoriquement, les conséquences de cette inégalité objective et fantasmatique sur l'image de soi, la construction de l'identité, la conflictualité psycho sexuelle et sur bien d'autres plans encore ? Le privilège accordé au masculin par la société, mais aussi par la théorie psychanalytique ne saurait être l'objet d'un déni de réalité.

Ou alors, il faudrait considérer que le parcours psychique, féminin en l'occurrence, relèverait exclusivement des lois dites intemporelles de l'inconscient. Pourtant, la nature hypothétique de l'inconscient devrait, a priori, nous garder de toute théorisation définitive à son sujet. Si les contenus de l'inconscient, par définition, nous sont inconnus et nous échappent, les théorisations secondarisées dont il est l'objet ne sauraient être gravées dans le marbre. Pourquoi les théories psychanalytiques seraient-elles libres de toute contingence géographique et historique, de toute contamination culturelle ou religieuse, familiale ou sociale ? Toute réflexion sur la domination masculine, nous fait subir la pression inconsciemment intériorisée de ces différents paramètres. À ce titre, nos modalités de pensée sont incluses dans l'objet même de notre recherche.

Cette inclusion signifie que les contenus mêmes de notre pensée deviennent une partie intégrante de notre réflexion et doivent, à ce titre, être interrogés. C'est la position de Pierre Bourdieu qui écrit : « nous avons incorporé, sous la forme de schèmes inconscients de perception et d'appréciation, **les structures historiques de l'ordre masculin**. Nous risquons donc de recourir, pour penser la domination masculine, à des modes de pensée qui sont eux-mêmes le produit de la domination. »⁴

Si les développements parfois dogmatiques de P. Bourdieu n'entraînent pas nécessairement l'adhésion, on peut toutefois s'accorder sur le constat, largement partagé, d'un « **ordre masculin** » régissant le champ du pouvoir politique, la hiérarchie des valeurs, masculines et féminines, et la répartition des rôles sociaux. À partir de cet invariant anthropologique qu'est la différence des sexes, les sociétés humaines, partout et toujours, ont construit une hiérarchie inégalitaire du masculin et du féminin organisant la société. Tout ce qui relève de l'organisation du pouvoir, de son exercice au sein des états, de la famille et des institutions, à quelque période de l'histoire ou dans quelque pays que ce soit, est majoritairement aux mains des hommes. Statistiquement, tous les réseaux décisionnels, à l'échelon politique, leur appartiennent.⁵

Si l'interrogation, apparemment naïve, de l'intitulé de cette journée peut et doit être reprise, n'est-ce pas alors **dans le champ même de la psychanalyse** ? Elle peut se formuler de deux manières. La première est d'ordre épistémologique et vient questionner le savoir analytique : **nos théorisations sur la féminité** ne seraient-elles pas, elles aussi, pour reprendre la formulation de Bourdieu, des « produits de la domination masculine » ? Ce qui serait une manière d'englober l'activité théorique dans le phénomène socioculturel de la suprématie du masculin. La seconde formulation de la question aurait une portée plus fondamentale : comment penser

4. P. Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, coll. « Liber », 1989.

5. La domination a été et reste masculine dans toutes les sociétés connues. Les théories sur l'existence de sociétés matriarcales ont été dénoncées par les anthropologues comme des mythes et les systèmes de filiation matrilineaires n'excluent pas la domination des hommes. On peut évoquer bien sûr la puissance occulte des femmes dans les jeux de pouvoir qui font et défont les royaumes politiques et familiaux. Ou invoquer, à titre de contre-exemples, la place croissante de figures féminines d'exception, cela ne fait qu'indiquer clairement qu'il s'agit précisément d'exceptions. Cela prouve aussi qu'il n'y a pas de « nature » féminine, au sens psychique du terme du moins, qui rendrait la femme inapte à l'exercice du pouvoir, comme à ses excès d'ailleurs, ou allergique à l'ambition et à la réussite. On peut également insister à juste titre sur les changements considérables qui, en quelques années, après des siècles immobiles, ont littéralement bouleversé le statut de la femme. Mais il suffit d'ouvrir les journaux pour constater que les inégalités persistent dans de nombreux secteurs, que « le plafond de verre », comme disent les sociologues, vient partout limiter les ambitions féminines et que, au-delà de nos frontières, naître femme est souvent une tragédie. Et malgré les avancées juridiques qui y adviennent, la hiérarchie inégalitaire reste profondément intériorisée et ce par les hommes mais aussi, souvent, par les femmes elles-mêmes.

psychanalytiquement l'origine de la domination masculine et sa perpétuation ? Sur quelle logique inconsciente, viendraient buter l'évolution psychique et les changements sociétaux ?

Les théories psychanalytiques, produits de la domination masculine ? Nous savions depuis longtemps que nos théories étaient sexuelles du fait de l'attraction du sexuel infantile au sein même de l'activité de penser. Il a été dit et redit que la conception freudienne de la sexualité était une théorie infantile et que son véritable auteur était, selon la formule de Jacques André, l'enfant de la phase phallique.

Mais faire la part, dans la théorie freudienne de la féminité, en l'occurrence, d'une intériorisation inconsciente de schémas de pensée liés à la culture dominante, nous confronte à un autre type de déterminisme. Que nous soyons homme ou femme, psychanalyste ou non, nous ne pourrions pas, dès lors, ne pas tenir compte de cet inconscient au sens cognitif du terme, celui des anthropologues, des sociologues et des historiens. Il s'agirait d'une structure impensée qui charpenterait nos représentations du masculin et du féminin depuis la nuit des temps et dont nous hériterions avant même d'être nés. Il ne semble pas absurde de penser que cet inconscient culturel pourrait déterminer, partiellement du moins, nos schémas de compréhension des phénomènes que nous étudions dans le champ de la psychanalyse, c'est-à-dire notre représentation même de l'inconscient et nos constructions théoriques.

Ainsi, le concept de **primat du phallus** qui est au cœur de la théorie de la féminité et sur lequel Freud n'a jamais cédé, résonne évidemment fortement avec la notion de pouvoir et en est une métaphore exemplaire. Le primat du masculin qui structure la société viendrait ainsi se rejouer dans le champ de la psychanalyse à travers un équivalent conceptuel qui en organiserait la théorie. La question se pose : quel est le statut scientifique du primat du phallique ? Peut-on penser qu'il s'agit là d'une théorisation tributaire d'une pensée dominante inscrite dans les soubassements mêmes de la culture ?

Jean Laplanche, en questionnant la scientificité de la psychanalyse, oppose ainsi deux niveaux : un niveau scientifique, au sens poppérien du terme, où il place la métapsychologie comme théorie sexuelle de l'inconscient. De l'autre, des théories sexuelles infantiles permettant à l'enfant de se représenter la différence des genres dans une histoire ou une narration. « *Ces théories infantiles, « mytho - symbolique », sont proposées à l'être humain en grande partie par son entourage culturel* » (...) « *Malheureusement, conclut-il, Freud a fini par considérer comme noyau de l'Inconscient ce qui est l'appareil le plus approprié à refouler l'inconscient : la théorie sexuelle infantile* »⁶. Cette position de Jean Laplanche souligne donc la fonction structurante mais aussi défensive du mytho - symbolique et ce sur deux registres, celui du développement psycho sexuel individuel et celui de la théorie. Il insiste également sur la dimension culturelle de ces mythes proposés à l'enfant et qui lui permettent, selon son expression, de « s'auto théoriser ».

Le débat sur la féminité gagnerait-il alors à être repris à travers le prisme du culturel ? La voie est étroite et les écueils sont nombreux. Les critiques surgissent vite, qu'elles soient d'ordre épistémologique, sous le chef de la confusion des registres ou d'ordre psychanalytique sous celui de l'affirmation de l'atemporalité et de l'universalité de l'inconscient. Jean-Luc Donnet évoque une forme de scientificité spécifique, propre à la psychanalyse, permettant « d'interpréter la théorie » en faisant retour sur l'inconscient des énoncés théoriques⁷. Mais le seul inconscient à la portée d'interprétations qui ne seraient pas sauvages, n'est-ce pas justement cet inconscient structural, cet héritage impensé porté par la culture ? Il s'agirait bien, dans cette perspective, **d'interroger les fondements inconscients de la domination masculine**, telle qu'elle s'exerce dans le champ socio-politique mais aussi au sein même de la théorie analytique. Quels pourraient être alors les fondements inconscients de l'inégalité des sexes mais aussi de la domination conceptuelle du « primat du phallus » ?

Une seule question, en fait : du refoulement de quelles représentations inacceptables de la féminité procède la domination masculine, que ce soit dans le champ politique, social ou théorique ? Quels

6. J. Laplanche, *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, PUF, 2007.

7. J.-L. Donnet, *Le divan bien tempéré*, PUF, coll. « Le fil rouge », 2002, p. 125.

fantasmes inconscients sont à l'œuvre dans la construction et la pérennité de ce système de domination d'un sexe sur un autre ?

Les réalités anatomique et politique appartiennent à des registres fondamentalement différents : la différence anatomique des sexes est une donnée naturelle, un invariant anthropologique alors que le rapport hiérarchisé entre le masculin et le féminin semble être une construction culturelle, un artefact. Françoise Héritier ou Pierre Bourdieu, dans des perspectives différentes, insistent sur la dimension construite de la domination masculine. Françoise Héritier mène pour sa part une réflexion d'anthropologue sur ce qu'elle appelle « la pensée de la différence », c'est-à-dire sur la manière dont la différence des sexes, qui ne comporte a priori rien de hiérarchique, a été pensée et traitée dans les diverses sociétés depuis les origines. « *La valence différentielles des sexes*, écrit-elle, *semble s'être imposée de façon universelle, comme la prohibition de l'inceste, et paraît ressortir d'une même nécessité, celle de construire le social et les règles lui permettant de fonctionner* »⁸. Françoise Héritier ajoute ainsi cette notion de « valence différentielle » aux trois autres piliers organisateurs du social que sont la prohibition de l'inceste, la répartition sexuelle des tâches et l'instauration d'une forme légale ou reconnue d'union stable entre les sexes. Mais ces constructions culturelles peuvent être ébranlées par l'évolution même des sociétés. En effet, si la prohibition de l'inceste, en tant que fondement même du social, semble avoir un statut d'invariant, ce n'est pas le cas des deux autres éléments. La stricte répartition sexuelle des tâches et des rôles, par exemple, est en cours d'évolution dans nos sociétés occidentales. L'héritage de l'ancien modèle matrimonial de filiation reposant sur le mariage et la procréation biologique est aujourd'hui fortement remis en cause. Il y a désormais, comme le dit Irène Théry, plusieurs façons de devenir mère ou père. Les parents ne sont plus assimilés aux géniteurs et la fonction parentale est dissociée du biologique. Bref, les invariants varient et les structures sociales sont en cours de déstructuration. Cette évolution peut-elle, pour autant, conduire à l'égalité des sexes ? Françoise Héritier, peut-être ici tributaire de sa perspective structuraliste, en semble peu convaincue.

Dans la perspective sociologique de Pierre Bourdieu, la domination masculine est le produit d'un processus historique. La différence des sexes, qu'il qualifie de pseudo naturelle, n'est qu'une fiction sociale au service de la domination des hommes sur les femmes. Elle est le fruit, dit-il, d'une « violence symbolique » qui façonne, à leur insu, les individus et qui agit dans le tissu social à travers ces institutions-clés que sont la Famille, l'Église, l'État et l'École. La perspective du changement est inhérente à une telle vision et ouvre la voie au combat politique et militant.

Ce que les psychanalystes, me semble-t-il, peuvent retenir de ces approches si étrangères aux leurs, c'est que les éléments de la réalité, qu'elle soit anatomique, sociale ou politique, sont toujours repris et intégrés dans l'histoire du sujet. Nécessairement traités psychiquement, ils sont porteurs de sens et d'effets inconscients et c'est bien à ce titre qu'ils doivent être pris en considération par la psychanalyse, sans être immédiatement digérés et annulés dans une machinerie interprétative. Karen Horney, première opposante au phallogocentrisme freudien qui commençait alors à focaliser les critiques, insistait dès 1926 sur la **surdétermination socio-culturelle** de l'envie du pénis. Qu'elle soit surdéterminée ne l'empêche certes pas d'exister. Son importance clinique dans la problématique de la castration propre au développement féminin est évidente et n'a d'ailleurs pas été remise en cause.

C'est **son extension explicative**, plaçant l'ensemble du développement féminin sous le sceau de l'envie, qui a été contestée. C'est, pourrait-on dire, l'impérialisme d'une théorie dominante, faisant l'économie d'une réflexion sur la contingence de ses soubassements culturels, qui doit être questionné.

L'apport essentiel des psychanalystes en désaccord avec la théorie freudienne du développement sexuel de l'enfant va se situer dans le prolongement de cette critique du primat du phallique. Rappelons, dans un rapide survol historique, les points bien connus de **la grande controverse des années 30** qui va partager la

8. F. Héritier, *Masculin/féminin : La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996.

communauté analytique. Dès 1924, le monisme phallique, noyau dur de la théorie, sera l'objet d'une perplexité clinique croissante. Karl Abraham ouvre le débat en introduisant l'idée, je le cite, d'une « *éclosion vaginale de la libido féminine qui serait destinée au refoulement* »⁹. Cette hypothèse d'une érogénéité précoce du vagin et de son refoulement, étayée sur du matériel clinique, est développée par de nombreuses psychanalystes femmes, sur la base de leur clinique analytique mais aussi de leur expérience propre. Freud maintient pour sa part, la thèse de l'ignorance du vagin jusqu'à la puberté. Il ne peut accepter l'hypothèse d'une pulsionnalité spécifique à la fille qui ébranlerait l'ensemble de sa construction sur la psychogenèse de la sexualité féminine.

Ces apports par des psychanalystes femmes de la notion d'une érogénéité vaginale précoce et, plus encore, de **la place primordiale donnée au lien précoce à la mère** vont considérablement enrichir le débat. L'organisation œdipienne et la fonction paternelle gardent leur place de pivot mais le complexe de castration apparaît comme une élaboration secondaire, face à des angoisses archaïques liées au maternel imposant au psychisme de les symboliser pour pouvoir s'en dégager.

Freud intégrera dans sa théorisation cette découverte d'une première période d'attachement passionnel à la mère, antérieure à l'organisation œdipienne et qui n'avait pas été développée dans ses écrits antérieurs. On peut ainsi penser que son article princeps de 1932 sur « La féminité » s'inscrit dans la continuité d'un fructueux débat avec les analystes femmes de sa génération. Et la question d'une spécificité de l'écoute analytique en fonction de l'identité sexuée de l'analyste trouve là tout son intérêt. Car l'écoute du matériel clinique apparaît étroitement tributaire du contre-transfert de l'analyste. La place qui lui a été donnée, depuis les années 50, en a considérablement renouvelé l'approche. L'écoute des analystes femmes du transfert de leurs patientes et des résonances de leur implication contre transférentielle leur a permis d'entendre ce qui ne l'avait pas été jusque-là. Sans doute ont-elles saisi là, pour reprendre la belle métaphore de Goethe, « la clé de la porte des mères ». Celle-là même que selon Freud, Breuer avait laissé tomber avec Anna O. Comme Freud aussi, peut-être, avec Dora, lui qui confiait, avoué souvent cité, « ne pas aimer être la mère dans le transfert ». Nul doute, que la culture sexuée qui nous imprègne ne nous permette pas d'échapper aisément, dans notre contre-transfert inconscient, à notre assignation anatomique et à notre identité de genre.

1964 : La relance du débat

Après la controverse très vive des années 30, les contributions se raréfient. Ce n'est qu'en 1964 que le débat sur la féminité va être relancé avec les travaux de Janine Chasseguet-Smirgel¹¹ et la parution de son ouvrage intitulé : *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*. Parler de la sexualité de la femme adulte est en effet un positionnement inédit qui, de fait, ouvre de nouvelles recherches mais aussi de fortes critiques. L'hostilité et le mépris, dit-on, accueillirent ces contributions principalement féminines. Ce qui témoigne de l'intensité de la résistance que mobilise encore et toujours une telle problématique. Toutefois, les termes du débat analytique se renouvellent. La critique du monisme phallique n'est plus au premier plan et laisse place à de nouveaux développements des thèses freudiennes ainsi qu'à des explorations inédites. L'intégration de l'apport des opposants de la première controverse se poursuit, notamment celui, considérable, de

9. *Correspondance Freud-Abraham, 1907-1926*, Gallimard, 1969.

10. Elle est loin pourtant d'être absente de sa clinique, comme de nombreux auteurs l'ont souligné, par la suite. S'appuyant sur des textes cliniques comme l'observation de Dora et du petit Hans ou « Un enfant est battu » où des représentations diffuses du vagin sont présentes, la plupart des commentateurs insistent sur la place du lien libidinal de la petite fille au père et sur la nature œdipienne du fantasme masochiste. Il y aurait là une contradiction interne au sein même de la pensée freudienne entre sa clinique et une théorisation dont la cohérence théorique se voit dès lors fragilisée. Comment comprendre, en effet, une sexualité féminine qui échapperait à la conception même de l'évolution biphasée de la sexualité humaine ? Une telle conception repose sur le refoulement dans un premier temps de la sexualité infantile. Mais où est, chez la fille, l'excitation pulsionnelle qui la pousserait vers le père ? Comment comprendre le tournant œdipien en l'absence de tout fondement libidinal, c'est-à-dire de toute érogénéité spécifiquement féminine ? Le moteur du changement d'objet d'amour se réduirait, selon Freud, à l'envie du pénis, alpha et oméga du destin féminin.

11. Et d'un groupe de collègues : C. Luquet-Parat, M. Torok, J. McDougall, B. Grunberger et C. David.

Melanie Klein, dont l'héritage dans la psychanalyse anglaise va contribuer au déplacement des conflits. Ce n'est plus Vienne contre Londres, comme lors du vivant de Freud, mais Londres contre Paris, école anglaise contre école française, la mère contre le père, pourrait-on dire. Comme si, d'ailleurs, la même logique du primat d'un sexe sur l'autre continuait à s'exercer en se déplaçant du phallique œdipien vers l'archaïque maternel.

En 1994, de nouveaux débats viennent prolonger celui ouvert deux décennies plus tôt par Janine Chasseguet-Smirgel¹² Ces débats ont été publiés en 1996 dans un numéro spécial de la *RFP*, intitulé *Clés pour le féminin*. Le titre même de l'ouvrage indique une problématique nouvelle, celle du « féminin ». Toutefois, si l'on peut penser, avec Jacqueline Schaeffer, que « le refus du féminin constituerait une loi générale de l'organisation de la société comme des comportements humains et participerait à l'élaboration de leur genèse psychique »¹³, il reste à préciser la signification à donner à cette nouvelle terminologie. Le terme de « féminin » vient succéder à celui de « féminité » et l'adjectif prend ici une valeur de substantif qui va infléchir la réflexion, en écho bien sûr à la formulation freudienne de 1937 sur le « refus du féminin ». Le travail collectif de 1996 opère, semble-t-il, un passage de la féminité au féminin, de la maternité au maternel et du même coup renouvelle l'abord de ces notions. Le recours à l'abstraction conceptuelle permet un dégagement de la dimension psychologique des figures familiales de la femme ou de la mère. Cette désincarnation, dans le fil freudien de la bisexualité psychique, conduit à penser que le féminin comme le maternel ne seraient pas l'apanage des femmes et des mères mais une dimension intrapsychique propre à tous les êtres humains. De même, le phallique ne serait pas l'apanage des hommes et la question de Jean Cournut : *Pourquoi les hommes ont peur des femmes ?*¹⁴, ouvrirait sur une interrogation d'un tout autre registre : qu'est-ce qui dans le féminin serait source d'angoisse et de rejet, pour les hommes comme pour les femmes ? De quel ordre serait cette inquiétante étrangeté du féminin, inacceptable pour les deux sexes ?

Le refus du féminin serait ainsi une clé pour explorer les fondements inconscients de la domination masculine.

Freud dans son texte de 1937, « Analyse avec fin, analyse sans fin », a expliqué ce refus par l'envie du pénis chez la femme et la crainte de la passivité chez l'homme. Il y a vu le roc sur lequel bute l'analysabilité. Les travaux contemporains débordent cette analyse que Freud fait là du féminin et relie le refoulement drastique qu'il suscite avec l'infantile. Le féminin renverrait à une passivité originaire, celle de l'enfant dans la relation à la mère telle qu'elle s'établit dans les tout premiers temps de la vie. Vécus de détresse liés à la dépendance vitale de l'enfant mais aussi expériences d'excitation et de satisfaction. L'action spécifique, décrite par Freud dans l'esquisse, s'articulerait ainsi avec la séduction exercée par les soins maternels. C'est dans cette passivité première, mêlée d'angoisse et de plaisir, de soumission et d'excitation, de passivité et d'attente active, que viendrait se constituer **la féminité primaire** des humains des deux sexes. Et, du même coup, dans une sorte d'inscription corporelle inconsciente, la fascination et l'angoisse qu'ils en gardent. Jacques André a développé et conceptualisé, dans une démarche critique des positions freudiennes, cette psychogenèse d'une position féminine commune aux deux sexes, en la conjuguant avec la position infantile originaire. Le refus du féminin s'enracinerait dans les angoisses spécifiques liées à cette passivité première, celles de l'effraction, de l'intrusion et de la pénétration¹⁵.

12. Deux analystes hommes y interviennent : M. de M'uzan et J. André. L'une des participantes, J. Schaeffer, rappelle à ce sujet que cette prise de parole, strictement masculine, sur la sexualité de la femme a évidemment provoqué des réactions bruyantes et a donné lieu à l'organisation immédiate de deux tables rondes, tenues cette fois par des femmes.

13. J. Schaeffer, « Désir à deux. Encore faut-il qu'on soit deux ! Le risque de l'autre », *Sexe, sexuel et sexualité. Du bébé à l'adolescent*, sous la direction de A. Braconnier et B. Golse, Érès, coll. « Le Carnet Psy », 2014.

14. J. Cournut, *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, PUF, coll. « Le fil rouge », 2001.

15. J. André, *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1995.

La bisexualité psychique se constituerait ainsi dans l'espace du féminin primaire. Une telle notion, ainsi renouvelée, rompt du même coup l'accrochage de la pensée à l'identité de genre. En s'ouvrant sur la part phallique de la femme, comme sur le masochisme féminin de l'homme, la notion de bisexualité opère un remaniement des concepts mêmes du masculin et du féminin. Cette ouverture permettrait-elle alors de sortir de la logique de la différence pour entrer dans une autre modalité de fonctionnement de la pensée, celle de l'altérité ?

Différence ou altérité ? Ce passage du différent à l'inégalitaire, ce rapport constamment hiérarchisé entre des valeurs qualifiées de supérieures ou d'inférieures, c'est ce que Françoise Héritier appelle, nous l'avons vu, « La valence différentielle des sexes ». Cette formulation est importante car elle permet de voir que le problème n'est pas celui de la différence des sexes mais bien celui du **statut donné à la différence**, dans le sens d'une hiérarchisation des valeurs. Ce qui conduit à distinguer les notions d'inégalité et de hiérarchie, comme le propose, semble-t-il, Irène Théry, et sortir de schémas de pensée selon lesquels toute différence équivaldrait à une discrimination et toute hiérarchie à une disqualification des valeurs qu'elle englobe¹⁶. La distinction entre différence et altérité trouve alors toute sa portée. La notion de différence, à partir du moment où elle est prise dans une logique binaire reposant sur la possession ou non d'un attribut quel qu'il soit, dévalue du même coup l'autre terme de l'opposition. À ce titre, elle renvoie à ce qu'on peut appeler une logique phallique, nécessairement porteuse de domination, puisqu'elle repose sur la dépréciation de l'autre, de ce qui n'est pas soi. **La notion d'altérité**, par contre, ouvre sur l'acceptation d'une pluralité des valeurs, sans disqualification de certaines d'entre elles. Leur ordonnancement hiérarchisé ne conduirait pas nécessairement à des rapports de domination. Une pensée échappant à la logique phallique binaire pourrait alors structurer les représentations psychiques et réguler l'organisation sociale vers une plus grande égalité des sexes.

Le pouvoir exorbitant des mères. Sur le terrain de l'anthropologie, Françoise Héritier avance une hypothèse qui ouvre sur la pensée de l'altérité et qui n'est pas sans écho avec la clinique psychanalytique. « *La domination sociale du principe du masculin, dit-elle, résulterait moins d'un handicap du côté féminin que d'une volonté de contrôle de la reproduction de la part de ceux qui ne disposent pas de ce pouvoir si particulier* »¹⁷. La fonction sociale de ce contrôle de la fertilité des femmes semble en effet évidente. Et il s'agit bien, dans ce premier temps, de dire que ce pouvoir, les hommes ne l'ont pas. Terrain connu : la problématique du manque serait ainsi déplacée du côté du masculin dans une même logique de domination.

Mais Françoise Héritier poursuit ainsi son hypothèse : « *Le moteur de la hiérarchie, écrit-elle, c'est la capacité exorbitante des femmes à produire des enfants des deux sexes, à faire de l'identique mais aussi du différent* »¹⁸. Le terme **d'exorbitant** qui vient qualifier cette capacité créatrice prend une résonance fantasmatique immédiate. Il s'agit en effet d'un pouvoir démesuré, celui d'engendrer l'un et l'autre sexe, le même et le différent, à produire de l'altérité. Comme si ce pouvoir des Mères renvoyait à un rêve réalisé de complétude alors même que l'altérité des sexes confronte à l'incomplétude. Au désir d'être Tout qui anime la quête humaine, la différence des sexes inflige un renoncement inexorable. À l'inconscient qui ne veut rien savoir ni du temps ni de la mort, elle impose la blessure des limites de la sexuation et d'un destin dès lors inscrit dans la temporalité.

Ne peut-on penser que le constat incontournable de la différence des sexes confronte aussi le garçon au manque. L'absence du pouvoir de porter un enfant, matérialisé par le ventre de la femme enceinte, s'imposerait au garçon avec la même évidence perceptive que celle de l'absence de pénis chez la fille. Il y aurait dès lors, chez l'enfant des deux sexes, une souffrance psychique liée à l'intensité du désir de ce qu'il n'a pas et ne saurait avoir, chaque sexe fantasmant le pouvoir illimité que confère le privilège de l'autre. Mais cette expérience partagée du manque et de l'incomplétude confronterait du même coup l'enfant, le garçon comme la fille, à la dimension de l'altérité et à la pluralité des valeurs.

16. I. Théry, *Qu'est-ce que la distinction de sexes ?*, Éditions Fabert, coll. « Temps d'arrêt. Lectures », 2011.

17. F. Héritier, *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996.

18. *Ibid.*

Il me semble, dans mon expérience clinique, que le **refoulement de cette envie de porter un enfant** ainsi que celui d'une rivalité inconsciente avec la mère, est dans le destin psychique des hommes d'une extrême intensité. L'identification inconsciente à la mère et à son pouvoir peut d'ailleurs être un matériel clinique inaudible pour l'analyste, qu'il soit homme ou femme. De puissantes raisons contre-transférentielles participent à cette difficulté. Mais leur surdétermination culturelle ne peut que venir la renforcer. Par contre, l'envie du pénis chez la fille semble loin d'être aussi systématiquement et profondément refoulée. La situation analytique y donne rapidement accès.

L'altérité des sexes, que ce soit l'érection masculine ou la fertilité féminine, fascine car elle touche aux origines mêmes de la vie. Mais le fait de porter un enfant et de le mettre au monde ouvre sur la représentation d'un pouvoir impensable et renvoie à un non savoir fondamental. Car la mère est celle qui donne la vie et promet la mort, elle touche à l'opacité de l'origine comme à celle de la fin. Elle détient une connaissance mystérieuse dont elle-même ne sait rien. Sans doute y a-t-il, pour la femme, une proximité psychique angoissante entre la puissance vitale, intense, de l'expérience de l'accouchement avec celle, irréprésentable, de la mort. Ce sont des expériences du corps aux limites du corporel, des moments de passage d'un ordre à un autre. Nous retrouvons alors notre appartenance à l'ordre de la nature et sommes pris dans le mouvement même du vivant qui nous traverse, nous porte et nous rend à l'infinité du monde. De même, « le corps à corps des corps », selon l'expression forte d'E. Gómez Mango, celui des origines, renvoie à l'inconnaissable, à un temps d'avant le temps où les limites du moi n'étaient pas encore établies. N'est-ce pas ce qui fait retour dans la violence de ces passages énigmatiques et sidérants de la venue au monde ou de la disparition hors du monde. Ou encore dans ce moment de la jouissance sexuelle où, comme le dit J. Schaeffer, le moi se défait et les limites de l'identité se diluent.

L'exorbitant privilège de la fertilité a été constamment contrôlé ou domestiqué, pourrait-on dire, comme un élément naturel ou une puissance animale au service de l'organisation du social. Parallèlement, la participation de la femme à la procréation a été minimisée, voire annulée par la science médicale jusqu'aux découvertes relativement récentes de la génétique. Son rôle dans la production du vivant, on le sait, a été difficile à reconnaître et ce depuis l'antiquité. Quant au phallocentrisme de la théorie freudienne, tel qu'il a été amplement dénoncé à travers la reprise incessante du débat sur la féminité, il repose précisément sur la dénégation défensive de l'altérité : il n'y a qu'un seul sexe et il est masculin. Ce qui n'est pas « drainé par le phallique » n'appartiendrait pas au champ de la théorie. Le féminin et le maternel coïncideraient alors avec le refoulé même et serait du même coup le refoulé de la théorie, « l'autre du théorique ». Ces formulations de Jacques André mettent en évidence la difficulté qu'aurait la théorie freudienne à penser le féminin, comme d'ailleurs le maternel, sa propension à les « mettre en suspens ». Patrick Merot a développé ce point de vue dans son travail sur *La trace du maternel dans le religieux*¹⁹.

Quelle serait alors la cible inconsciente de la fonction refoulante du théorique, infantile ou freudien ? Qu'est-ce qui serait à la source de ce refus, inanalysable, du féminin ? Porterait-il sur le trou représentatif inscrit au lieu du maternel, là où s'entrouvre la porte des Mères ? N'est-ce pas là, pour les deux sexes, le lieu de l'inceste par excellence et qu'incarne comme un paradigme le fantasme

19. P. Merot, *Dieu la mère. Trace du maternel dans le religieux*, PUF, coll. « Le fil rouge », 2014.

*Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Jacques ANDRÉ
Vice-Présidents Jean-Philippe DUBOIS - Philippe VALON
Secrétaire général Bernard de LA GORCE
Secrétaire scientifique Jean-Michel LÉVY
Trésorier Monique SELZ
Président sortant Patrick MEROT

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-Michel LÉVY
Danielle MARGUERITAT, Eduardo VERA OCAMPO
Mathilde GIRARD, Karinne GUÉNICHE, Mi-Kyung YI

COMITÉ DE PUBLICATION DE ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Laurence APFELBAUM, Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à Jean-Philippe DUBOIS avec Marie-Odile GODARD, Françoise LAURENT, Marie-Christine ROSE.

Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Maurice BORGEL
Membres ex officio Jacques ANDRÉ, Jean-Michel LÉVY
Membre représentant du Collège des Titulaires Sylvie de LATTRE
Paule LURCEL
Sophie BOUCHET, François HARTMANN, Odile MARCOMBES

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Dominique CLERC, Christophe DEJOURS,
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, Edmundo GÓMEZ MANGO
Michel GRIBINSKI, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL,
Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE,
Jacques LE DEM, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT,
Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÔCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Évelyne SECHAUD

Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Michel GRIBINSKI, Laurence KAHN, Patrick MEROT, Évelyne SECHAUD, Olivia TODISCO

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	06 70 31 86 02

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - J.-B. PONTALIS- Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe - 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75012 Paris	
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo - 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud - 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre - 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHREMBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSEL	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	17, rue de la République - 69006 Lyon	04 78 28 28 47
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24

MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie - 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE WINTER	10, av. Général M. Bizot - 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04.93.82.12.59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20.52.75.69
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75013 Paris	01 45 85 01 10
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot - 75005 Paris	01 44 07 32 39
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95
courriel : lapf@wanadoo.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*



"Ici la plume a glissé de la main et a tracé ce signe secret.
Nous vous présentons nos excuses en vous demandant de ne pas vouloir en tirer une interprétation"

(Lettre de Sigmund Freud à Martha Bernays, 9 août 1882)
Lieux, visages, objets, Ed. Complexe, Ed. Gallimard, 1979